

**The Project Gutenberg eBook of L'illustration, No. 2521, 20 Juin 1891, by  
Various**

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: L'illustration, No. 2521, 20 Juin 1891

Author: Various

Release date: June 16, 2014 [EBook #46003]

Language: French

Credits: Produced by L'illustration, No. 2521, 20 Juin 1891

\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 2521, 20 JUIN 1891  
\*\*\*

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro: 75 cent.

SAMEDI 20 JUIN 1891

49e Année.--N° 2521

# L'ILLUSTRATION

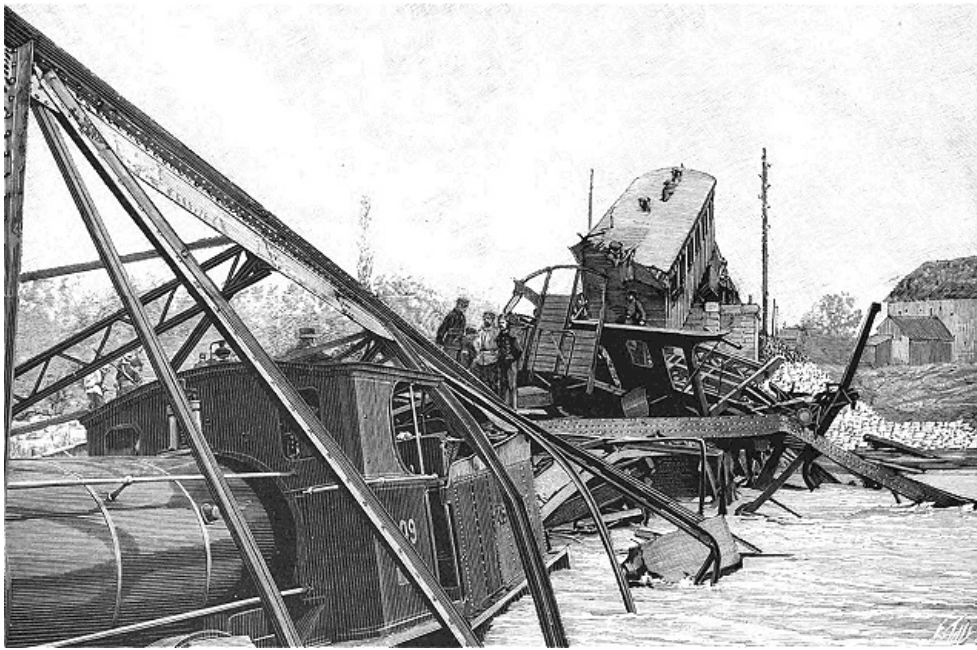
*Prix du Numéro : 75 cent.*

SAMEDI 20 JUIN 1891

*49e Année. -- N° 2521*



**LA CATASTROPHE DE MËNCHENSTEIN.--Les locomotives  
renversées sur la berge.--Photographie Varady.**



**LA CATASTROPHE DE MENCHENSTEIN.--Les débris du train, vue prise de la rive droite de la Birse. D'après une photographie de MM. Bulacher et Kling.**



**L**A mer, voir la mer, aller à la mer, voilà le rêve de tout bon Parisien un peu libre de soucis quand le mois de juillet arrive. Tout le monde pense à la mer. Quand je dis tout le monde, il est bien entendu que j'en excepte les millions d'êtres condamnés à leur mansarde et à leur travail. Ces millions de pauvres diables attachés par la nécessité à ce que Mme de Staël appelait son *ruisseau de la rue du Bac* ne comptent pas pour les chroniqueurs. On ne les remarque pas aux premières, on ne les cite pas aux courses. Ils sont la foule qui regarde, qui travaille et qui paye.

Ceux qui la font travailler ont pour préoccupation, à l'heure actuelle, leurs quartiers d'été. Où aller? A Houlgate, à Dinard, à Paramé, à Trouville? Ce pauvre Trouville! Le spectre de rose de Jeanne Samary lui fera peut-être du tort et Houlgate en profitera. Ce qui nuit à l'un sert à l'autre. La vie est une bascule.

On s'en va donc à la mer, ce qui n'est pas toujours un plaisir lorsque, par ces temps douteux que nous traversons, il faut braver des heures de pluie et regarder, par la fenêtre, les horizons baignés de brume ou trempés de pluie et avoir pour tout spectacle la vue de quelques bateaux traversant l'ondée en fendant le brouillard. On se dit alors: où est Paris?

Et, quoi qu'il ne soit plus le Paris étincelant de la saison d'hiver, on le regrette fort, ce Paris abandonné pour les galets et les mouettes. Il a encore ses premières, comme en pleine saison, et les musiciens attendent avec une certaine impatience le *Rêve* qu'on aura donné, cette semaine, à l'Opéra-Comique. Le *Rêve* ou le triomphe de l'école nouvelle!

Il paraît que M. Adrien Bruneau, le maestro que le roman de M. Zola a inspiré, est un homme d'un remarquable talent, qui met sa coquetterie à fuir la mélodie comme si elle avait l'*influenza*.

Aux répétitions, dès que M. Carvalho le félicitait, lui disant:

--Ah! cher monsieur Bruneau, pourquoi n'avez-vous pas prolongé un peu cette délicieuse mélodie qui commençait si bien?

M. Bruneau répondait:

--Une mélodie! Diable! Vous faites bien de m'en signaler les symptômes!

Et, d'un trait de plume, il rayait de sa partition ce commencement de mélodie! C'est là, du moins, une légende que les musiciens racontent. M. Bruneau ne transige pas avec ses convictions.

Le *Rêve* sera, cet été, une intéressante escarmouche wagnérienne en attendant, pour l'automne, la bataille de *Lohengrin*, qui n'est pas douteuse. Il paraît que le ténor Van Dyck, que nous entendrons alors, est, au dire de Mme Richard Wagner, le seul chanteur qui puisse enlever le rôle de Lohengrin à Paris. On lui en a proposé d'autres. Non. Ou M. Van Dyck dans Lohengrin ou pas de *Lohengrin*. Van Dyck était une condition *sine qua non* et nos Parisiens auront le double plaisir d'entendre un opéra que seule la province a pu écouter jusqu'ici, et un chanteur qui, d'après l'avis de la veuve du maître, est le seul interprète possible du chef-d'œuvre.

--M. de Lesseps, disait un jour un grand diplomate à M. de Beust, qui a rapporté le mot, M. de Lesseps est le seul homme vivant qui soit assuré de l'immortalité.

M. de Lesseps était alors le ténor Van Dyck du succès, cet autre Lohengrin monté sur un autre cygne. Qu'il est loin, le mot cité par M. de Beust!

Ce n'est pas sans tristesse qu'on a appris la poursuite--platonique ou définitive--commencée contre les administrateurs du canal de Panama, M. Ferdinand de Lesseps en tête. Quelle fin pour une renommée qui lut, qui est--ne soyons pas ingrats--une gloire nationale! O les beaux temps de Suez! Les *rêves et les ailes d'or*, comme chante l'officier de *Lackmé*.

M. de Lesseps réunissait les continents. M. de Lesseps attirait à Suez l'élite du monde pensant et agissant et les navires partaient pour les terres lointaines, sous les yeux éblouis du khédivé et sous le regard de cette impératrice qui a encore traversé Paris, cette semaine, en cheveux blancs et en robe noire.

Que c'est loin, que c'est loin, ce beau songe, songe qui fut une réalité! aujourd'hui, le vieillard de quatre-vingt-sept ans passe, courbé sur sa canne et les paupières baissées sur ses prunelles qui contemplent, en dedans, un rêve évanoui. Mais il fut grand. C'est un remueur d'idées et un conquérant de mondes qui passe. Maudits soient les hasards de ces fièvres qui sont la vie, la vie et la maladie des sociétés modernes, et qui s'appellent les affaires.

Mon Dieu, si l'on veut garder sa gloire, peut-être ne faut-il point loger autre chose que le diable dans sa bourse. Qu'est-ce qu'un poète? Un être, comme dit Musset, sans sou ni poche, très souvent. Et pourtant, ce poète traverse les âges et les argentiers du temps passé sont depuis longtemps voués à l'oubli qu'on parle encore et qu'on parlera toujours de ce bohème de François Villon.

Cette semaine, si les affaires ont eu leur deuil, la poésie a eu sa fête, une fête printanière, campagnarde, locale, en pleine et belle campagne de cette Normandie qui s'épanouit, à cette heure, dans une splendeur verte, saine, superbe.

Des poètes ont, à Lillebonne, célébré la mémoire d'un autre poète peu connu de la génération présente, mais dont se souviennent et ses compatriotes et ses amis. C'est Albert Glatigny, une figure originale entre toutes les apparitions confuses que la mort emporte et jette à l'oubli.

Glatigny! Un grand corps maigre, une figure en lame de couteau, un nez pointu, un crâne chauve, des bras géants, des jambes capables de franchir un fleuve en une enjambée, et dans ce corps de faucheur humain une âme d'artiste, un cœur de poète.

D'ailleurs, piqué de la tarentule du théâtre, Albert Glatigny, qui faisait des vers adorables, eût donné tous ses poèmes pour un rôle à créer dans n'importe quel drame ou quelle comédie de troisième ordre. Car il se croyait appelé à un grand avenir dramatique comme comédien. Il cabotina en province, et c'était sa joie de mener la libre et triste vie du *Roman Comique*. Il voulait même écrire, au point de vue réaliste, c'est-à-dire, récrire le roman de Scarron. Ah! il les connaissait, les misères de la grande route, et plusieurs fois, aux heures de *dèche*, il avait donné un coup d'épaule pour désembourber le char de Thespis.

Ce poète pauvre était un poète gai. Il riait de sa misère, un peu comme Figaro, de peur d'être obligé d'en pleurer. Fils d'un gendarme, il eut la malchance d'être arrêté en Corse par un autre gendarme qui le prenait pour l'insaisissable assassin Jud. Un meurtrier oublié aussi, ce Jud, car--c'est une constatation--la gloire des assassins pâlit, avec le temps, aussi bien que celle des poètes.

Et, en dépit de tant de traverses, mouillé comme un barbet, ballotté dans la vie comme un bouchon sur un ruisseau en temps d'orage, vivant à la mauvaise

aventure et presque à la belle étoile, ce diable de Glatigny, bohème adoré des Muses, était demeuré souriant. Malade, dans je ne sais quel taudis de Bayonne, et fort peu de temps avant de mourir phthisique à Paris, il avait rimé ce sonnet, qui est une jolie pichenette donnée-sur le nez de Schopenhauer, et une semonce faite à nos ennuyeux pessimistes positifs et poseurs:

Hier je relisais mes vers de dix-huit ans,  
Des vers désespérés, noirs de mélancolie;  
Le désenchantement, le néant, la folie,  
Y chantaient tour à tour, parfois en même temps.

O cauchemar naïf! (j'y songe par instants).  
Dire que tout cela sans trop d'efforts s'allie  
Avec la sève, avec l'âme d'amour remplie,  
Et la santé robuste et les cheveux flottants!

Aujourd'hui que le corps est lassé, que la route  
A fatigué mes pieds, le spleen, l'ennui, le doute,  
Se sont évanouis aux rayons du soleil.

Et le vieux vagabond saignant, meurtri, caresse  
La jeune illusion, au beau rêve vermeil,  
Et sent fondre son cœur en hymne d'allégresse.

Voilà un poète et on a bien fait de le chanter en vers et de le célébrer en prose-discours du maire et strophes de M. Catulle Mendès mêlés--dans la petite ville de Lillebonne où il était né, voilà plus d'un siècle, car il avait cinquante-deux ans le disciple de Théodore de Banville qui, à dix-neuf ans, publiait les *Vignes Folles*, un des plus fiers recueils de vers de ce temps-ci.

Je dois dire que tel journal normand, le *Patriote de Normandie*, ne s'est point montré fort tendre envers la mémoire d'Albert Glatigny, reprochant au poète certaine pièce de vers indignée--et injuste--écrite contre Rouen et les Rouennais à l'époque de l'invasion prussienne. La protestation du *Patriote de Normandie* n'a pas empêché le préfet de la Seine-Inférieure, M. Hendlé, de se rendre au banquet des poètes, et la fête de Lillebonne s'est terminée par de la musique, des discours et des vers.

Tout cela était fort champêtre, mais je doute que ce fût aussi pittoresque vraiment que le garden-party de l'ambassade d'Angleterre, samedi dernier. Cela, c'était charmant. Un cadre délicieux, avec un des premiers et rares coups de soleil de la saison, sur la masse d'arbres qui entoure la pelouse du jardin, pelouse d'un vert tendre, d'un vert d'Écosse, et là-dedans des robes claires, des élégances raffinées, de jolies taches blanches, bleues, roses, jaunes, mauves, lilas clair, des ombrelles, des dentelles, de jolies femmes, des buffets fleuris, les vestes rouges des musiciens tziganes corrigeant le noir des redingotes masculines. Rien de plus exquis avec plus de modernité et de correction. Et lady Lytton, avec sa grâce de beau lys britannique, faisant les honneurs de ce jardin à ses hôtes. Voilà le plus charmant five o'clock de la saison.

Je n'ai rien dit (laissons là les mondanités pour les immondanités), je n'ai rien dit des jeunes meurtriers qui ont stupéfié l'attention publique et qu'on a jugés la semaine passée. Peut-être est-il bien tard pour parler d'eux, et puis on en a fort parlé. Journaux graves, journaux parisiens, tous se sont posé une question assez inquiétante:

--Pourquoi le crime se fait-il si précoce?

Le fait est qu'on devient assassin, dans le monde où l'on tue, avant l'âge requis pour être bachelier, dans le monde où l'on étudie.

S'ils ne vont pas à la butte, comme ils disent, les meurtriers de la vieille femme (aller à la butte c'est monter sur l'échafaud), si on leur épargne le couperet, c'est qu'ils sont trop jeunes. Mineurs devant le bourreau. L'assassinat n'émancipe pas.

Autrement, ils auraient dix fois mérité la mort, et je ne crois pas que la société ait vu souvent apparaître d'aussi jolis monstres. Complets, ces petits messieurs. Rosa-Josépha, au physique, n'est rien comparée à ces déformations morales. Ma parole, on serait tenté de se rallier à la doctrine doucement féroce du docteur Lombroso.

M. Lombroso est un médecin italien, un anthropologiste, qui propose de supprimer le crime en supprimant préalablement le meurtrier. Tel être arrive au monde en y apportant les signes et les stigmates du crime. Qu'on le tue.

--Avant qu'il soit devenu criminel?

--Oui. Au moins on lui évitera toute mauvaise action.

Ce paradoxe terrible devient, quand on considère des misérables pareils à ceux qui ont *travaillé* à Courbevoie, une vérité pratique et qu'on pourrait croire utile.

En fait de *travailleurs*, qui ne travaillent pas, j'aime encore mieux ceux dont nous parlait si joliment l'autre jour M. Paulian, les mendiants, à propos desquels notre confrère Yvan de Woëstine nous conte une bien jolie anecdote qu'il tenait de Villemessant.

M. de Villemessant avait toujours des sous à même sa poche pour les donner aux mendiants, et, chaque matin, il en mettait un dans la sébille d'un aveugle qui stationnait sous une porte. Un jour il lui donna une pièce d'or de quarante francs qui s'était égarée dans les cuivres. S'apercevant de son erreur, il revint au pauvre, qui n'était plus à sa place, mais dont on lui indiqua le domicile, et qu'il trouva à déjeuner, en famille, dans une très propre salle à manger. Le but de la visite exposé, l'aveugle plongea les mains dans un sac en disant: «Je n'ai pas encore fait ma caisse; permettez que je cherche... Ah! la voilà, en effet.» Et il sortit la pièce d'or, qu'il tendit du côté de Villemessant. Celui-ci avait déjà fait deux pas pour se retirer, lorsque le mendiant le rappela en ces termes:

--Hé, monsieur, c'est un sou que vous me devez.

Ah! que nous avons de chemin à faire avant d'avoir cultivé comme il faut la plante humaine.

Je vais prêcher. Je m'arrête. Laissons là gredins et mendiants et allons au vent de mer, respirer un peu d'air pur! La mer! Elle serait parfaite si elle n'avait pas la plage pour correctif et pour bordure l'inévitable tout Paris que l'on fuit ici pour le retrouver là-bas. Il est vrai qu'on a l'air de le fuir peut-être simplement pour avoir l'occasion de le retrouver.

RASTIGNAC.

## LE PANAMA

Une instruction judiciaire est ouverte contre les membres du conseil d'administration du canal de Panama. Lundi M. de Lesseps a été interrogé, au Palais de Justice, par M. le conseiller Prinnet. Voilà donc un homme qui a connu toutes les vanités des gloires officielles et tous les orgueils, plus légitimes, de la popularité, qui est grand-officier de la Légion d'honneur, dignitaire de tous les ordres de l'Europe, académicien, qu'on a appelé «le grand Français» dans les journaux, et, ce qui est plus caractéristique encore, «le père Lesseps» dans les faubourgs; et cet homme, à quatre-vingts ans passés, s'assied, dans le cabinet d'un magistrat instructeur, sur la chaise où se sont assis les banquiers véreux arrêtés sur la route de Bruxelles!

Sans préjuger le dénouement de cette lamentable affaire, on peut lui trouver déjà quelque chose de tragique dans sa banalité. Cette froide mise en scène du Palais de Justice, le cabinet sévère des juges d'instruction, la présence du greffier, qui a cent fois entendu les mêmes questions et les mêmes réponses, à peine tiré de son indifférence professionnelle par la grandeur du personnage qu'il a devant lui, le va-et-vient monotone du gendarme dans le long et sombre corridor; tout ce qu'on peut évoquer ajoutera à l'impression et au regret causés par cette nouvelle de la poursuite. Mais on se dit aussi dans le public que, pour en venir là, il faut y avoir été contraint par l'irrégularité flagrante de l'affaire.

Cette affaire de Panama tournant mal, j'imagine qu'on en eût pris son parti dans l'opinion, si elle avait été liquidée à temps. On s'en fût consolé comme d'un beau rêve évanoui. On en eût peu voulu à M. de Lesseps de s'être trompé. Ce qui a tout gâté, c'est l'optimisme entêté de son entourage, persuadé de bonne foi, je l'espère, que M. de Lesseps devait réussir encore, ainsi qu'il le pensait lui-même, ayant dans son étoile une confiance aveugle d'Oriental fataliste. C'est cet optimisme qu'on a voulu faire partager au public par tous les moyens. On a marché, marché quand même, dissimulant la vérité, sans doute avec l'espoir qu'elle serait plus belle le lendemain. On est demeuré dans cet état d'esprit du joueur qui tient le point sur le coup qu'il a perdu, s'il lui reste de quoi en essayer un autre qu'il compte gagner. L'entraînement est venu, menant aux procédés illicites, faisant oublier les prescriptions de cette terrible

loi sur les Sociétés, loi constamment violée, qu'on ne songe guère à appliquer aux affaires triomphantes, mais qui est un glaive toujours nu que la justice jette dans la balance des vaincus!

\*  
\*\*

Dans le cas présent, je suis persuadé qu'on eût souhaité ne pas poursuivre. M. de Lesseps est un «sympathique» par ses défauts aussi bien que par ses qualités. S'il n'a pas eu l'idée première, l'invention du percement de l'isthme de Suez, qui appartiennent aux Saint-Simoniens campés en Égypte en 1832, la foule lui attribue le mérite, et il a eu la gloire incontestable d'avoir mené à bien la plus grande affaire de notre temps. Pour y arriver, il montra une vitalité prodigieuse, une indomptable fermeté. D'esprit simpliste (ce sont ces esprits que la foule comprend le mieux et aime le plus), il concluait volontiers du succès de Suez au succès assuré de toute entreprise semblable. On avait creusé le sable, on couperait des montagnes, voilà tout. Dans l'exécution même du projet de Panama, il voulait, forçant une fois de plus la nature, le faire par les moyens simples, par la voix droite, abordant de front les obstacles au lieu d'essayer de les tourner. Ceci avait une grandeur qu'on vit d'abord et des dangers qu'on ne connut qu'ensuite. Au début l'imagination du public, fier du succès du Suez et enrichi par lui, se fit la complice de ce qu'il pouvait y avoir d'illusion dans la conception de Panama.

De cette complicité de la première heure, il est resté quelque chose. C'est d'elle que vient ce sentiment de douloureux étonnement que nous avons éprouvé à l'annonce des poursuites, prévues pourtant et impossibles à éviter. On se dit, tout d'abord, que si quelque chose pouvait être sauvé, l'action judiciaire n'y aidera pas. Les responsabilités pécuniaires qui pourraient être établies ne serviront de rien. Qu'est-ce que quelques millions récupérés, si on les récupère, en présence du milliard et demi englouti dans l'entreprise? Une goutte d'eau dans la mer... Et puis, c'est un peu de notre gloire qui s'en va. C'est une faillite morale aussi grande que la faillite matérielle. C'est le déshonneur frappant un vieillard qui a encore assez de force pour en sentir les douleurs, s'il n'a plus assez d'énergie et de verdeur pour les prévenir. M. Quesnay de Beaurepaire, qui est un romancier et un auteur dramatique, nous dira peut-être un jour ce qu'il a éprouvé, lorsqu'il lui a fallu une fin au roman et au drame industriel et financier de Panama. On devine ses hésitations, ses regrets, son chagrin.

Mais la justice égalitaire n'admet pas de déni. Le philosophe, en ses jugements, peut faire la différence entre les irrégularités qui naissent de l'illusion, de la négligence, de l'excès de confiance en soi, et celles qui naissent de la fraude préméditée et voulue. La justice n'a pas le droit de faire cette différence. Sollicitée il faut qu'elle agisse. Son abstention deviendrait de la complicité et ferait peser sur elle et sur l'État, au nom de qui elle agit, une responsabilité morale qui serait trop lourde à porter.

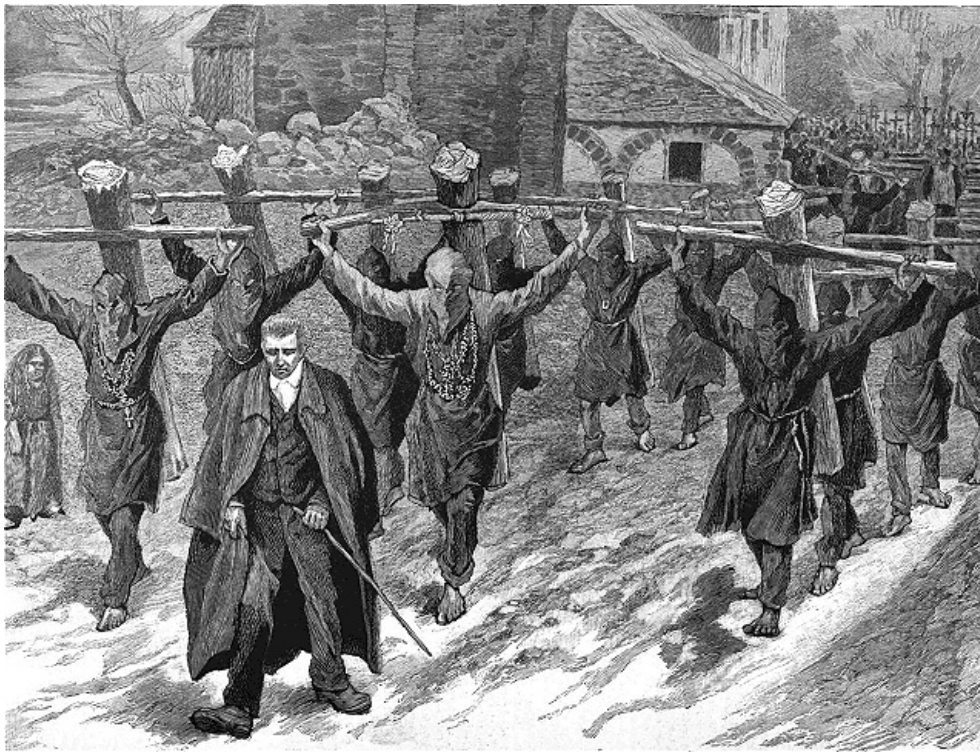
Dégager la responsabilité morale des uns, faire la part des mêmes responsabilités chez les autres, c'est tout le procès. Il s'y agit bien moins de débattre des intérêts, qui paraissent irrémédiablement compromis et que le débat judiciaire ne sauvera pas, que de donner une satisfaction à la conscience publique, inquiète de cet effondrement et désireuse d'en savoir toutes les causes. Vaguement, on entrevoit déjà que les difficultés techniques, que les erreurs d'appréciation sur la nature et la dépense des travaux ne sont pas les seules raisons de la catastrophe. On devine sans peine une administration imprudente, un entourage, fanatisé par le nom de M. de Lesseps et son précédent succès, se disant que, l'affaire devant réussir, les moyens importent peu. Il y a des généraux qui ont gagné des batailles ou enlevé des places par des coups hardis qui, s'ils eussent échoué, les auraient conduits devant le conseil de guerre. Puis l'entreprise de Panama a vite acquis, à l'heure même où les difficultés naissent, un caractère financier que celle de Suez n'avait pas eu, au même degré en tout cas. L'affaire, ne se soutenant pas d'elle-même, a été soutenue, à la Bourse et ailleurs, au prix de gros sacrifices. Peut-être quelques-uns de ceux qui étaient à sa tête se sont-ils trop souvenus de la sagesse politique de La Fontaine et de la fable du chien qui, après avoir essayé de défendre le dîner de son maître contre une bande de chiens affamés, se décide à en prendre sa part, la plus large qu'il peut. On a vu, en tout cas, les marchés avec les ingénieurs et les entrepreneurs se faire de plus en plus onéreux, à mesure que l'espoir diminuait de mener à bien l'œuvre commencée. On a vu ces marchés résiliés, repris, cédés, dans de mauvaises conditions, avec des indemnités consenties, des matériels rachetés, des concours presque uniquement nominaux chèrement acquis. Bref, à mesure que les choses allaient plus mal, on a pratiqué à la fois une politique de faiblesse et une politique de risquons-tout.

Sur qui, maintenant, pèseront les responsabilités? Qui accusera-t-on justement d'avoir appliqué à l'entreprise du Panama le système des «petits paquets», au lieu de l'abandonner si elle devait être abandonnée, alors que les ruines étaient moins profondes, ou bien de mettre plus nettement le public au courant des nécessités qui pesaient sur elle et des sacrifices qu'on devait lui demander? Ce sera moins, j'imagine, M. de Lesseps vieilli, défié, devenu une sorte de Victor Hugo de l'industrie, devant qui la vérité dite ressemblait à un blasphème proféré, que ceux qui l'ont entouré et ont propagé des illusions qui devaient les avoir quittés.

La presse a joué, ainsi que la politique, un grand rôle dans cette affaire. On ne pense pas que ce rôle ait été bon. La presse, trompée elle-même ou se trompant, soit de bonne foi, soit volontairement, a trop encouragé des espérances cruellement déçues aujourd'hui. Elle n'a vu, elle n'a montré en tout cas, que le côté qu'on pourrait appeler le côté poétique de l'entreprise. Elle a fait vibrer la corde nationale jusqu'à la briser, célébré la grandeur du but poursuivi, négligé de s'enquérir d'assez près des moyens dont on disposait pour l'atteindre, entraîné--c'est incontestable--les petits capitaux qui voulaient et devaient rester prudents. Les journaux ont été les complices de l'illusion entretenue longtemps sur la situation du Panama. Quelques-uns, rares, avaient bien fait entendre un cri d'alarme ou s'étaient abstenus. Mais c'est le petit nombre. Il faut ajouter, ce qui est triste à dire, mais ce qu'on doit savoir aussi, que, parmi ceux qui ont donné le champ à la critique, beaucoup, plus qu'on n'oserait dire, n'ont parié que pour faire chèrement acheter leur silence. A mesure que les plaies devenaient plus saignantes, on payait de plus en plus, non plus pour les guérir, mais pour les cacher. Nulle affaire peut-être, en ces temps, n'a été exploitée par la presse à un degré égal. Le Panama a eu le triste mérite de faire naître par centaines ces singuliers organes, à publicité intermittente, qui paraissaient quinze jours avant une émission ou une assemblée d'actionnaires, pour disparaître quelques jours après! Les concours, même non désintéressés, n'ont pas coûté aux actionnaires autant que les attaques arrêtées. La presse a donné, ici, une preuve de sa puissance considérable, et aussi cette idée fâcheuse que cette puissance n'était pas toujours bien employée. La chute du Panama, les poursuites contre ses administrateurs, atteignent la presse autrement même que dans ses intérêts matériels.

Ce qu'on peut et ce qu'on doit dire, sans crainte d'être taxé de complaisance, c'est que la chute du Panama ne saurait causer que du chagrin, même à ceux qui l'avaient prévue depuis assez de temps, et que les poursuites contre les administrateurs, si imposées qu'elles soient à la justice, ne sauraient exciter qu'un sentiment de mélancolique regret. Il est triste toujours de voir s'évanouir un beau rêve, fût-il peu raisonnable, et de voir disparaître une renommée éclatante. Avec quelle amertume M. de Lesseps et ceux qui le touchent de près doivent-ils songer aux jours d'autrefois, à ces luttes pour Suez où à trois ou quatre reprises tout parut perdu «fort l'honneur», resté intact, et aux triomphes définitifs qui vinrent bientôt après les plus redoutables crises! L'inauguration du canal de Suez, avec la souveraine des Français, fut véritablement un jour de gloire nationale. On avait vaincu la nature, on avait vaincu les résistances des hommes. Docile instrument du génie industriel et de l'adresse politique, l'argent avait accompli un projet qui remontait aux Pharaons de la vieille Égypte. Sans doute, on avait espéré une semblable journée en Amérique. Mais l'argent, instrument faussé cette fois, est demeuré impuissant. Waterloo a succédé à Austerlitz. La misère suprême, ce n'est pas tant la défaite que la façon dont elle est venue et les suites qu'elle a. La popularité de M. de Lesseps s'effondre devant une action judiciaire et devant des accusations dont il restera toujours quelque chose, quelle que soit l'issue du procès. Ou eût admis, je veux le répéter encore, l'aveu formel et complet d'une erreur dans l'affaire du Panama. Le public s'en fût pris de son déboire aux ingénieurs qui avaient étudié les lieux, et son admiration fût restée intacte vis-à-vis M. de Lesseps. Mais on lui pardonnera malaisément la ruine lentement venue par une situation longtemps dissimulée, les faiblesses et les audaces de son administration, encore que la justice suprême, pour la juger, doit se mettre dans l'état d'esprit où il a vécu, où on l'a fait vivre. Mais, si ventre affamé n'a pas d'oreilles, bourse vidée n'en a pas plus!





**LE PÈLERINAGE DE RONCEVAUX.--Défilé des pénitents se rendant au monastère.--Dessin d'après nature de notre envoyé spécial, M. Kauffmann.**



**La cuisine de la «Fosada».**

## LE PÈLERINAGE DE RONCEVAUX

Chaque année a lieu, au mois de mai, un pèlerinage qui, par le décor dans lequel il se meut et la naïveté toute primitive qui préside à ses apprêts, est un des plus propres à nous reporter à ces siècles de foi où les routes se couvraient de pèlerins et où les églises regorgeaient de pénitents. C'est le pèlerinage au monastère de Roncevaux, que nous venons d'entreprendre à l'intention

des lecteurs de l'*Illustration* et que nous avons heureusement accompli, grâce à l'amabilité du consul d'Espagne à Saint-Jean. M. Aguirre.



**Chanoine manœuvrant la «carabinero» sous la pluie. masse d'armes de Roland.**



**La confession des pèlerins. Un**



Roncevaux est trop célèbre pour que nous rappelions ici les souvenirs qui s'y rattachent. De Saint-Jean-Pied-de-Port, la route qui y conduit est des plus pittoresques qui se puissent voir. A Avriigny, un poste de *carabineros* nous indique que nous sommes en terre espagnole. Bien pâles et bien piètement



vêtus, ces malheureux soldats, dont l'un s'abrite sous un vénérable *pépin*, fouetté par le vent et maugréant contre le service. Mais au premier rayon de soleil le pauvre diable aura tout oublié. Nous franchissons le col de Roncevaux à 1,100 mètres d'altitude, et, après avoir passé devant les ruines de la chapelle fondée par Charlemagne, nous arrivons devant le monastère. C'est un vaste bâtiment massif dominé par deux tours carrées, et dont l'église gothique renferme *Nostra senora de Roncevallos*, surchargée d'ornements.

Dans la salle du chapitre nous admirons une merveilleuse Bible sur laquelle jadis prêtaient serment les rois de la Navarre. Un vigoureux chanoine qui nous accompagne nous montre les *masses d'armes* de Roland (?) qui pèsent douze à quinze kilos chacune, et il les manœuvre d'une façon effrayante pour nos têtes.

Le lendemain matin nous sortons du couvent et allons sur la route pour voir l'arrivée des pèlerins. Revêtus d'une blouse noire en cotonnade ou en lustrine, serrée à la taille d'une cordelette, la tête recouverte d'une cagoule relevée par derrière, ils portent sur l'épaule une lourde croix formée de deux branches massives clouées l'une sur l'autre, et s'avancent lentement, précédés des alcades (maires) de leurs communes, ces derniers revêtus du long manteau municipal et armés de la badine de la Loi. Partis la veille au soir pour la plupart, ils ont fait ainsi, la croix sur le dos, jusqu'à 30 ou 40 kilomètres dans la montagne. La plupart de ces pèlerins sont des habitants des vallées voisines qui viennent là pour se couvrir de leurs fautes ou adresser leurs vœux à la vierge du monastère. Tous sont Espagnols.

Après un repos d'une demi-heure les cris des alcades se font entendre. Brutalement, à coups de badine, il font former les rangs, et tous, les uns égrenant leur chapelet, les autres récitant des oraisons, s'avancent au pas accéléré; entre les deux files se tiennent le clergé et les femmes, mères ou sœurs des pénitents. C'est un spectacle fantastique. Notre dessin représente la procession au moment où elle passe devant l'ossuaire qui renferme les restes des compagnons de Roland.



**Le retour des pénitents.**

Quand nous pénétrons dans l'église, les pèlerins ont relevé leur cagoules et écoutent l'office divin appuyés sur leur croix ou prosternés contre terre. Vers la fin de la messe a lieu la confession: les divers confessionnaux sont pris d'assaut; le pénitent, debout, s'incline vers le prêtre, qui le tient embrassé en lui couvrant la tête de son camail, puis il va communier.

Immédiatement après, les pèlerins, laissant leur croix dans l'église et enlevant leurs costumes de pénitents, se mettent en devoir de dévorer leur premier repas, qu'ils ont bien gagné. La *posada* (auberge), située près du monastère, est envahie, et sa cuisine offre le plus pittoresque des spectacles. Autour de son immense cheminée, où brûlent d'énormes branches de chênes, bout le *putcherro* (pot-au-feu) traditionnel, et mijotent ou rôtissent les quartiers de viande et les mets les plus variés dans des récipients de toutes formes. Sur des bancs et des tabourets se chauffent les pèlerins; mendiants, carabiniers, filles d'auberge, se pressent, circulent, crient, gesticulent, fument, mangent, boivent, dans une atmosphère épaisse, puante d'huile rance et d'ail, et dans une demi-obscurité que rend plus sombre encore la couche de suie dont les murs sont tapissés.

La procession, au retour, s'effectue dans le même ordre et refait dans la journée les 30 ou 40 kilomètres de la nuit précédente.

P. KAUFFMANN.

## **NOS SAISONS ET LA TEMPÉRATURE**

On aimerait quelquefois n'avoir pas si complètement raison. Sans doute, le triomphe donne toujours au cœur une sensation d'une certaine saveur fort agréable, et j'avoue, sans fausse modestie, que je n'ai pas été fâché de voir les événements météorologiques continuer de prouver l'abaissement de température signalé par moi, sous ma propre responsabilité, et donner ainsi le démenti le plus formel à ceux qui m'avaient contredit. J'aurais peut-être

quelque droit à jouir de mon triomphe et à imprimer ici en lettres majuscules les noms de mes contradicteurs, dont l'un surtout mériterait grandement le pilori. Mais soyons généreux! La science doit être, avant tout, impersonnelle, et ce qui nous intéresse, ce ne sont point les opinions des hommes, mais les faits. La question posée ici est assurément la plus grande actualité scientifique de l'année, et, comme nous le remarquons tout à l'heure, il eût été de beaucoup préférable que les événements ne me donnassent pas si complètement raison. Une année sans printemps, ce n'est gai pour personne, sans compter les pertes de l'agriculture, les inondations, les gripes et tout ce qui s'en est suivi. Le thermomètre et le baromètre ont fait perdre cent mille francs à la journée du Grand-Prix de Paris, un million au seul département de Seine-et-Oise dans la seconde semaine de juin, plusieurs centaines de millions à l'ensemble de la France. Et puis, l'absence du soleil, les nuages, le froid et la pluie répandent dans l'atmosphère une sorte de spleen universel. Oui, j'aimerais beaucoup mieux avoir eu tort.

L'été nous dédommagera-t-il de ces froids interminables? Rien ne le prouve. En général, même, contrairement à ce que le sentiment des justes compensations devrait faire espérer, les hivers les plus rigoureux ont été suivis d'étés froids et humides. Ce n'est pas rassurant du tout, et il faudrait un changement radical de régime pour nous ramener les chaleurs torrides dont on semble avoir perdu le souvenir. Ce changement se produira-t-il? Sans doute quelque jour, mais le plus tôt serait le meilleur. Ces jours derniers encore, j'ai eu la curiosité de placer un thermomètre à minima sur le gazon d'une pelouse, librement exposé au rayonnement nocturne. Dans la nuit du 12 au 13 juin, il est descendu à 0°, 8! Et nous sommes au solstice d'été, et non au pôle, mais à Paris--ou à Juvisy--à la latitude de 48°.

Il ne sera pas sans intérêt d'examiner en détail cette situation climatologique si curieuse, dont nous sommes les victimes depuis plusieurs années.

Les chiffres ont souvent un certain air rébarbatif qu'ils ne méritent certainement pas. On les accepte assez volontiers lorsqu'il s'agit de compter des sommes à recevoir, et, selon toute probabilité, un rentier, un commerçant, un homme d'affaires, qui alignent des colonnes de chiffres dans un but intéressé, ne les trouvent jamais assez longues. Pourquoi n'envisage-t-on pas du même œil les données d'un thermomètre? Il est clair, cependant, que les termes vagues de froid ou de chaud ne sont pas assez précis pour être satisfaisants, et que si nous voulons nous rendre compte de ce fait si remarquable de l'abaissement de la température depuis plusieurs années, ce sont les chiffres exacts du thermomètre qu'il faut savoir comparer entre eux.

Les directeurs de tous les observatoires de l'Europe ont confirmé pour chacun de leur pays ce que j'avais signalé pour la France, et ce que M. Lancaster avait, de son côté, signalé pour la Belgique. Ceux d'entre nos lecteurs qui tiennent à savoir exactement à quoi s'en tenir sur la question seront sans doute satisfaits de posséder ici les données du sujet, et ce sera là, nous l'espérons, une excuse suffisante pour l'aspect peu littéraire et encore moins artistique des nombres que nous allons exposer. Mais ces chiffres sont plus significatifs que toutes les phrases.

Commençons par Paris.

La température normale de Paris (campagne: Saint-Maur) est de 10° 1.

Voici celle des six dernières années:

		Différence
1885	9° 9	-0° 2
1886	10° 2	+0° 1
1887	8° 8	-1° 3
1888	8° 9	-1° 2
1889	9° 5	-0° 6
1890	9° 3	-0° 8

Les six années sont au-dessous de la normale, à l'exception de 1886, qui est très légèrement supérieure. La moyenne de l'abaissement des quatre dernières années est 0° 98.

Marseille.--La température normale à l'observatoire de Marseille est 14° 2. Voici celle des six dernières années:

		Différence.
1885	14° 3	+0° 1
1886	14° 3	0° 0
1887	13° 1	-1° 1
1888	13° 4	-0° 8
1889	13° 4	-0° 8

Les quatre dernières années sont au-dessous de la normale, d'une moyenne de 0° 85.

Arles.--La moyenne normale est, à Arles, de 14° 8 (Observations de M. Cornillon). Les dernières années ont été:

		Différence.
1885	11° 2	-0° 5
1886	11° 3	-0° 5
1887	13° 3	-1° 5
1888	13° 3	-1° 5
1889	13° 2	-1° 6
1890	13° 5	-1° 3

Toutes ces six années sont inférieures à la normale. La moyenne du taux de refroidissement des quatre dernières est 1° 5.

PERPIGNAN.--Le refroidissement moyen des quatre dernières années est de 1° 7.

SEMUR (Côte-d'Or).--Observations de M. Creuzé. Température moyenne: 10° 8.

		Différence.
1885	10° 3	-0° 5
1886	10° 1	-0° 7
1887	9° 0	-1° 8
1888	9° 4	-1° 4
1889	9° 5	-1° 3
1890	9° 3	-1° 4

Température en baisse pour toutes les années. Moyenne de l'abaissement des quatre dernières: 1° 5.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres stations françaises. Les témoignages qui précèdent suffisent pour constater le fait de la manière la plus irrécusable. La conclusion est que, depuis six ans, et surtout depuis quatre ans, la température est en baisse sur toute la surface de la France. Cette diminution s'exerce à peu près sur tous les mois de l'année; mais c'est au printemps surtout que les mois sont au dessous de ce qu'ils devraient être.

Le témoignage est le même en Belgique. M. Lancaster, le savant et laborieux météorologiste de l'Observatoire de Bruxelles, a relevé les différences suivantes. Température moyenne normale: 10° 3.

		Différence.
1885	10° 0	-0° 3
1886	10° 5	+0° 2
1887	9° 1	-1° 2
1888	8° 9	-1° 4
1889	9° 8	-0° 5
1890	9° 6	-0° 7

La moyenne de l'abaissement depuis quatre ans est 0° 95.

Mêmes témoignages en Angleterre qu'en Belgique et en France. M. William Ellis, directeur, du service météorologique de l'Observatoire de Greenwich, nous a adressé des observations montrant que *toutes les stations météorologiques de la Grande-Bretagne* manifestent la même dépression thermométrique. Voici les chiffres de Greenwich, dont la température normale est 9° 7:

		Différence.
1885	9° 2	-0° 5
1886	9° 3	-0° 4
1887	8° 8	-0° 9
1888	8° 7	-1° 0
1889	9° 3	-0° 4
1890	9° 2	-0° 5

Les six années sont inférieures à la normale. La différence des quatre dernières est 0° 70.

Allons en Espagne, nous constaterons les mêmes faits. La température moyenne de Madrid est 13° 5. M. Arcimis, directeur du bureau météorologique, nous a envoyé pour la période sur laquelle nous avons appelé l'attention:

		Différence.
1885	12° 5	-1° 0
1886	13° 0	-0° 5
1887	13° 0	-0° 5

1888	12° 1	-1° 4
1889	12° 9	-0° 6
1890	12° 7	-0° 8

Comme en Angleterre, ces six années sont au-dessous de la normale. La moyenne des quatre dernières donne -0° 80.

Si nous examinons l'Italie, nous obtenons les résultats suivants pour Turin (M. Balbi), Rome (M. Tacchini) et Naples (M. Fergola):

TURIN. Normale: 12° 1.

		Différence.
1885	11° 8	-0° 3
1886	12° 6	+0° 5
1887	11° 6	-0° 5
1888	11° 1	-1° 0
1889	11° 4	-0° 7
1890	11° 3	-0° 8

L'année 1886 a été moins froide, mais très pluvieuse. Les quatre dernières années donnent comme moyenne:-0° 75.

ROME. Normale: 15° 3.

		Différence.
1885	15° 8	+0° 5
1886	15° 6	+0° 3
1887	15° 2	-0° 1
1888	15° 1	-0° 1
1889	14° 9	-0° 4
1890	14° 9	-0° 4

Moyenne des quatre dernières années: -0° 25.

NAPLES. Normale: 16° 2.

		Différence.
1885	16° 9	+0° 7
1886	16° 5	+0° 3
1887	15° 8	-0° 4
1888	15° 4	-0° 8
1889	15° 3	-1° 0
1890	15° 1	-1° 0

Moyenne des quatre dernières années: -0° 80.

On le voit, l'Italie, du nord au sud, tient le même langage que l'Espagne, la France, l'Angleterre et la Belgique. Milan fait exception pourtant, peut-être à cause de sa situation topographique. Continuons notre examen, et, d'Italie, passons en Autriche. Voici Vienne, Budapest et Prague qui vont nous répondre.

VIENNE. Normale: 9° 3.

		Différence.
1885	9° 3	0° 0
1886	9° 2	-0° 1
1887	8° 5	-0° 8
1888	8° 3	-1° 0
1889	8° 9	-0° 6
1890	8° 9	-0° 4

Les quatre dernières années donnent pour moyenne: -0° 70.

Buda-Pesth. Normale: 10° 5.

		Différence.
1885	10° 4	-0° 1
1886	10° 3	-0° 2
1887	9° 5	-1° 0
1888	9° 0	-1° 5
1889	9° 5	-1° 0
1890	10° 1	-0° 4

Toujours même témoignage. La moyenne de la différence des quatre dernières années est de -0° 98.

PRAGUE. Normale: 8° 9.

		Différence.
1885	9° 2	+0° 3
1886	9° 3	+0° 4

1887	8° 2	-0° 7
1888	8° 2	-0° 7
1889	8° 7	-0° 2
1890	8° 7	-0° 2

Les quatre dernières années donnent pour moyenne: -0° 45.

Prenons maintenant l'Allemagne, avec Berlin, Munich, Carlsruhe et Hambourg. Mais, pour ne pas abuser des chiffres, malgré leur valeur intrinsèque que rien ne peut remplacer, considérons seulement les différences fournies par la moyenne thermométrique des quatre dernières années. Nous trouvons respectivement pour chacune de ces villes: Berlin -0° 75; Munich -1° 4; Carlsruhe -1° 75; Hambourg -1° 3.

Si nous allons plus loin, en Danemark, en Suède, en Norvège, en Russie, les observations de Copenhague, Christiania, Stockholm, Cracovie, Saint-Pétersbourg, Moscou, indiquent des différences d'autant moins sensibles que l'on s'éloigne davantage de la France. M. Adam Taubsen, directeur de l'Institut danois, a bien voulu nous envoyer les observations faites à Landbokojskoles, près Copenhague, et à Tarm, à l'ouest, dans le Jutland: elles sont légèrement au-dessous de la normale, mais à peine. M. H. Mohn, directeur de l'Institut météorologique norvégien, nous a adressé les observations faites à Christiania: elles sont également voisines de la normale, et même légèrement supérieures en ces deux dernières années. Plus loin encore, à Bodo et Haparanda, la température a été supérieure à la moyenne normale.

L'ensemble de ces comparaisons établit, sans que le moindre doute puisse subsister dans aucun esprit, que depuis six ans, et surtout depuis quatre ans, le climat de l'Europe presque entière, à l'exception seulement de l'extrême-nord et du nord-est, subit une température inférieure à la normale. La France, l'Angleterre, la Belgique, l'Espagne, l'Italie, l'Autriche et l'Allemagne traversent une période froide.

C'est là un fait aussi incontestable que la lumière en plein midi et qui intéresse autant l'agriculture et la santé publique que la science pure.

Grâce aux progrès sociaux, notre regard peut facilement embrasser aujourd'hui sous un même coup d'œil l'ensemble de l'Europe, et nous pouvons juger les faits tout autrement que si nos connaissances étaient limitées à la France seule. Nous savons que la température a baissé; mais nous savons en même temps que l'abaissement n'est pas le même pour tous les pays, qu'il y a une région de minimum, autour de laquelle les différences vont en diminuant, et qu'au-delà d'une certaine zone ces différences n'existent plus.

Cette distribution des températures nous prouve que la cause du refroidissement actuel n'est pas générale, que, par exemple, elle ne réside pas dans le Soleil, qu'il ne faut pas la chercher non plus dans l'ensemble de la surface terrestre, mais qu'elle est localisée à la région que nous venons de signaler. Il en a été de même pour les froids si rigoureux de l'hiver dernier: la température a été très douce en Islande, en Sibérie, aux États-Unis, etc.

Si nous classons les stations dans l'ordre décroissant des différences observées (moyennes des quatre dernières années) nous formons le petit tableau suivant:

Perpignan	-1° 7
Carlsruhe	-1° 7
Arles	-1° 5
Semur	-1° 5
Munich	-1° 4
Cap Saint-Mathieu (Finistère)	-1° 3
Hambourg	-1° 3
Paris	-1° 0
Bruxelles	-1° 0
Budapest	-1° 0
Marseille	-0° 9
Naples	-0° 8
Madrid	-0° 8
Berlin	-0° 8
Turin	-0° 7
Greenwich	-0° 7
Vienne	-0° 7
Prague	-0° 5
Rome	-0° 3

Sans doute, la situation topographique des différents points, leur altitude, le régime des vents régnants, ont joué un certain rôle dans ces différences. Mais le fait général n'en est pas moins évident. La France entière est actuellement sous un régime froid.

Pareil fait s'est-il déjà présenté? L'Europe s'est-elle déjà trouvée pendant une série de plusieurs années consécutives sous un régime de refroidissement? J'ai publié dans l'*Atmosphère* les températures observées chaque année à l'Observatoire de Paris depuis 1804; on y peut remarquer des années froides, telles que 1816, 1829, 1838, 1855, 1860, 1879, mais on n'y remarque aucune série de cinq, quatre ou même seulement trois années de suite particulièrement froides. Tout au plus pourrait-on grouper deux années, telles que 1829 et 1830, 1837 et 1838. La même absence de séries peut être constatée sur les données thermométriques de l'Observatoire de Bruxelles depuis 1833.

Ainsi nous assistons à un fait climatologique exceptionnel et sans précédent. Est-ce à dire pour cela qu'il va se continuer encore pendant plusieurs années ou même s'accroître davantage? Nous ne le pensons pas, mais il serait téméraire de rien affirmer.

\*  
\*\*

Cet état de choses a remis en actualité la question déjà ancienne et si souvent agitée du refroidissement probable de nos climats. L'opinion populaire générale, qui a bien sa valeur ici, se déclare certainement en faveur d'un refroidissement. Que sont devenus nos printemps? Où est le soleil de mai? Où sont les pantalons blancs de la semaine de Pâques, les chapeaux de paille et les robes de mousseline? L'été lui-même ne semble-t-il pas devenir légendaire et se resserrer à deux mois tout au plus, juillet et août? Et la vigne, et le vin de l'île de France, que sont-ils devenus? Ne voyons-nous pas sous nos yeux certains arbres, par exemple le peuplier d'Italie, ne plus se plaire du tout dans nos régions dont ils faisaient l'ornement il y a encore trente ans?

Des météorologistes fort sérieux nient absolument tout changement de climat. Il nous semble qu'ils n'ont pas étudié suffisamment la question.

Remontons quelques siècles de l'histoire, si vous le voulez bien.

On rapporte que Philippe-Auguste ayant voulu choisir parmi tous les vins de l'Europe celui qui ferait sa boisson habituelle, les vigneronns d'Etampes et de Beauvais se présentèrent au concours. La charte ajoute, il est vrai, qu'on les rejeta. Mais est-il admissible qu'ils auraient eu l'audace de se présenter au concours si leurs produits avaient été aussi peu potables qu'aujourd'hui? Récolte-t-on, même actuellement, un vin quelconque à Beauvais?

Henry IV, le fin gourmet, n'avait-il pas une certaine prédilection pour le vin de Suresnes?

La ligne de *limite* de la vigne peut être tracée aujourd'hui à travers les départements de l'Eure, Seine-et-Oise, Oise, Aisne, Marne, Meuse, Meurthe. Le fruit de Bacchus périclité de plus en plus, même au sud de ces départements, par exemple dans la Haute-Marne, dès que l'altitude est un peu élevée. Or, autrefois, la vigne était cultivée jusqu'à la Manche.

De vieilles chroniques nous apprennent même qu'à une certaine époque la vigne était cultivée dans une grande partie de l'Angleterre, et qu'on y récoltait du vin. Maintenant, les soins les plus assidus, une exposition au midi et complètement abritée des vents froids, des espaliers, suffisent à peine pour amener à maturité quelques grappes de raisin. Le pommier même menace de désertter les vergers, où jadis mûrissait la vigne.

Plusieurs anciennes familles du Vivarais ont conservé dans leurs titres de propriété des feuilles cadastrales qui remontent à l'année 1561. Ces feuilles indiquent l'existence de vignes productives dans des terrains élevés de six cents mètres au-dessus du niveau de la mer et où, maintenant, pas un seul raisin ne mûrit, même dans les expositions les plus favorables. Pour expliquer ce fait, il faut admettre qu'en Vivarais les étés étaient autrefois plus chauds que de nos jours.

Cette conséquence est confirmée, quant à la partie du même pays où la vigne est encore cultivée, par un document également démonstratif, mais d'une nature différente. Avant la Révolution, le plus grand nombre des rentes foncières en vin devaient être payées en vins de premier trait de la cuve, au 8 octobre. Au seizième siècle, date de ces stipulations, la vendange était donc terminée dans le Vivarais à la fin de septembre. On la fait maintenant du 8 au 20 octobre.

On lit dans l'histoire de Mâcon qu'en 1552 ou 1553 les Huguenots se retirèrent à Lancié, près de cette ville, et qu'ils y burent le vin muscat du pays. Le raisin

muscat ne mûrit plus maintenant dans le Mâconnais à un degré qui permette d'en faire du vin.

Un certain nombre de végétaux, qui prospéraient plus au nord, ont battu en retraite depuis le moyen-âge. Le citronnier ne se trouve plus dans le Languedoc, où il vivait alors, ni l'oranger dans le Roussillon.

Il nous serait facile de multiplier considérablement ces exemples. Arago, qui les admet comme démonstratifs d'un changement de climat, attribue ce changement aux défrichements. «Le déboisement, la formation de larges clairières dans les forêts conservées, la disparition à peu près complète des eaux stagnantes, le défrichement de véritables steppes, dit-il, ont pour effet de rendre les étés moins chauds et les hivers moins froids; comme on le constate aux États-Unis.»

Cette cause a-t-elle agi à ce point en France et en Angleterre pour amener une modification réelle du climat? Nous ne partageons pas ici l'opinion de l'illustre astronome, car c'est surtout antérieurement au seizième siècle que les moines ont opéré les défrichements les plus considérables.

Nous avons sous les yeux trop de témoignages évidents en faveur du refroidissement de nos printemps et de nos étés pour ne pas l'admettre, témoignages si nombreux, en vérité, qu'ils pourraient faire l'objet d'un volume. Les météorologistes qui se refusent à admettre un fait aussi clair sont tout simplement des aveugles.

Mais quelle en est la cause? Cette cause pourrait bien être tout astronomique.

La Terre, en circulant autour du Soleil, ne décrit pas une circonférence, mais une ellipse dont l'astre du jour occupe un des foyers.

A l'une des extrémités de cette ellipse, elle est plus proche du Soleil qu'à l'autre, de 1/30, ou de 5 millions de kilomètres environ. Il en résulte que l'hémisphère terrestre exposé à l'astre radieux reçoit un quinzième plus de chaleur dans la première position que dans la seconde.

La Terre passe à la première position (au périhélie) le 1er janvier, et à la seconde (à l'aphélie) le 1er juillet. Les étés de nos hémisphères arrivent donc dans la section de l'orbite la plus éloignée du Soleil.

En l'an 1248 de notre ère, la Terre passait au périhélie le jour du solstice d'hiver, tandis que maintenant elle y passe onze jours plus tard. A cette époque, nos étés ont été les moins chauds qu'ils puissent être, puisqu'ils arrivaient au point de l'orbite le plus éloigné du Soleil, et nos hivers étaient aussi les moins froids qu'ils puissent être. Depuis cette époque, nos étés tendent à devenir plus chauds et nos hivers plus froids par cette cause, quant aux points extrêmes.

Mais, en raison même de cette ellipticité de l'orbite terrestre, le mouvement de notre planète le long de cette ellipse varie en raison du carré de la distance, précisément comme la lumière et la chaleur. La Terre marche moins vite en été, plus vite en hiver. Il en résulte que du 21 mars au 21 septembre, notre planète, restant plus longtemps exposée au Soleil que du 21 septembre au 21 mars, reçoit juste dans les deux moitiés de l'orbite la même quantité de chaleur. Le printemps et l'été réunis durent 186 jours 11 heures; l'automne et l'hiver 178 jours 19 heures.

Jusqu'en l'an 1248, la durée de l'été alla en augmentant. Depuis cette époque-là elle va en diminuant.

Ces deux causes se compensent exactement quant à la quantité de chaleur reçue du Soleil par la Terre dans la moitié de chaque année.

Mais est-ce seulement la quantité de chaleur reçue qui règle les températures? Nous pourrions poser ici la question d'Adhénmar: *N'est-ce pas plutôt la quantité de chaleur conservée?*

Or, actuellement, notre pôle boréal a 4475 heures de jour et 4291 heures de nuit. La différence est de 184 heures. Cette différence d'illumination solaire de 184 heures de surcroît chaque année sur le rayonnement nocturne doit avoir pour conséquence de permettre au pôle nord, et à son hémisphère, de conserver plus de chaleur, de se refroidir moins que le pôle austral, en vertu de ce principe, que la chaleur augmente à mesure que les jours deviennent plus longs.

Si l'on admet cette conséquence, notre hémisphère boréal, qui a eu son maximum de durée de saison chaude (équinoxe de printemps à équinoxe



d'automne) en l'année 1248, va en se refroidissant depuis cette époque. Le surcroît des heures d'illumination solaire diminue.

Il est possible que cet accroissement lent et graduel des heures de nuit ait une action, non point immédiatement directe sur nos thermomètres, mais sur les eaux superficielles qui constituent les courants de la mer et qui jouent un rôle considérable dans la distribution des températures. Les climats du globe ne sont pas du tout ce qu'ils seraient dans l'étendue de l'océan, qui recouvre près des trois quarts de la planète. Sans l'Atlantique, et surtout sans le gulf stream, Paris ne serait jamais devenu la capitale du monde: la Seine serait le Volga.

Quoi qu'il en soit, notre climat se refroidit depuis le treizième siècle, et la cause de ce refroidissement pourrait être celle que nous venons d'indiquer.

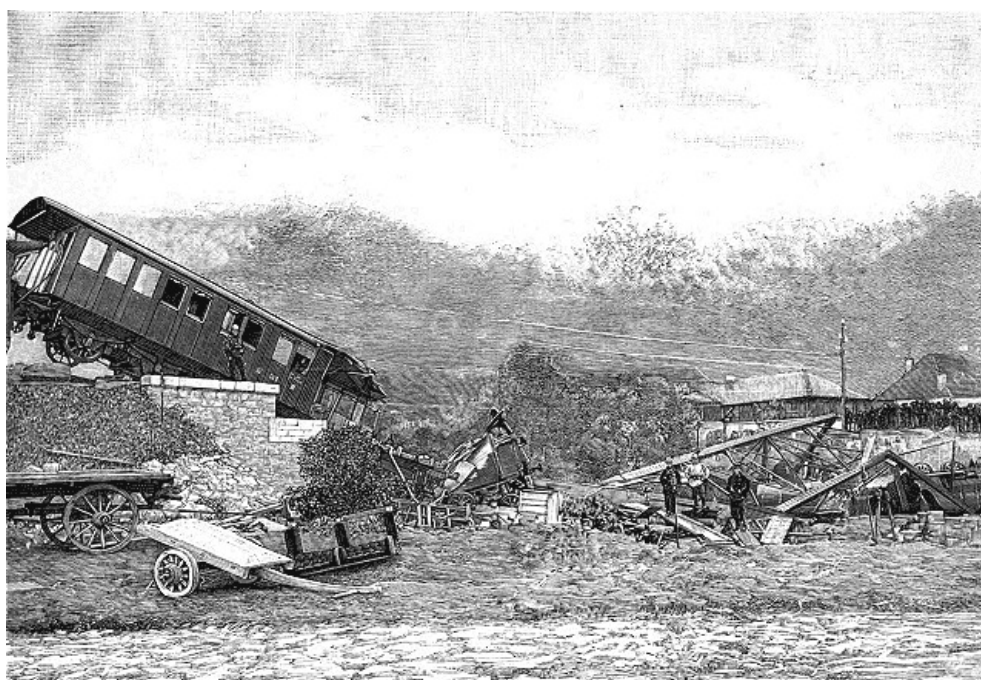
Il va sans dire que l'abaissement actuel et local de la température sur lequel nous avons appelé l'attention au début de cet article n'a rien de commun avec ce refroidissement séculaire. Autrement, nous n'en aurions pas pour longtemps! Nous avons vu qu'il se borne à l'Europe et ne sévit pas sur le nord. C'est une affaire de courants atmosphériques.

En dehors de cette variation séculaire, il y a des périodes assez bizarres et anormales de chaleur et de froid. Nous traversons en ce moment l'une des plus curieuses, et en même temps l'une des plus désagréables, que l'on ait observées depuis l'invention du thermomètre. Faisons des vœux pour voir bientôt cesser ce déplorable abaissement de température qui sévit sur l'Europe depuis quatre, cinq et six ans.

CAMILLE FLAMMARION



**LA CATASTROPHE DE MËNCHENSTEIN.--Vue prise en amont de la Birse.--Phot. Bulacher et Kling.**



**LA CATASTROPHE DE MËNCHENSTEIN, SUR LA LIGNE DU JURA-BERNE. Le train précipité dans la Birse, après la rupture du pont.--D'après les photographies de M. A.-J. Jungmann.**



**LA CATASTROPHE DE MÖNCHENSTEIN.--Vue prise en aval de la Birse.--Phot. Muller.**

## **HISTOIRE DE LA SEMAINE**

**La Semaine parlementaire.**--Une des questions les plus importantes qu'avait à discuter la Chambre, au cours de son examen des tarifs douaniers, était certainement celle qui concerne l'industrie de la soie. Cette industrie constitue en effet, on peut le dire, une gloire commerciale de la France, et cette fois, si on laisse de côté les protectionnistes intransigeants, tout le monde était d'accord pour reconnaître que toute entrave mise à son développement était une atteinte grave portée aux intérêts du pays. Il ne faut donc pas s'étonner si l'entrée en franchise des soies grèges et des cocons étrangers a été votée à une forte majorité: 380 voix contre 137.

Il est vrai qu'en cette circonstance la Chambre avait une liberté d'allure qu'elle n'a pas toujours dans ces sortes de questions. Elle n'avait pas à craindre de sacrifier outre mesure une autre branche de l'activité nationale, la sériciculture, car un projet, soumis en même temps à la Chambre et voté par elle, attribue des primes spéciales à ceux qui s'occupent de l'élevage du ver à soie. Tous les intérêts recommandables se trouveront donc ménagés. En somme, quant à présent, les Lyonnais l'emportent sur toute la ligne.

--Si les questions ouvrières et sociales n'aboutissent pas à une solution satisfaisante, ce ne sera pas faute de les avoir examinées et discutées sous toutes leurs faces. Elles reviennent périodiquement à la Chambre, tantôt sous forme de projets de loi, tantôt sous forme d'interpellations. C'est par ce dernier procédé que MM. Dumay, Girodet et Baudin l'ont soulevée. Il s'agissait «des mesures que le ministre des travaux publics comptait prendre vis-à-vis de la Compagnie des houillères de Monthieu, qui a suspendu son exploitation en ne prévenant le personnel que huit jours à l'avance.»

M. Yves Guyot, qui-il faut le reconnaître--est mis assez fréquemment sur la sellette, a pris la parole sur le ton quelque peu ironique: «Je vais répondre, a-t-il dit, à l'interpellation hebdomadaire, pour ne pas dire quotidienne.» Ce début a soulevé quelques murmures à l'extrême-gauche, mais, aux yeux de la majorité, il a été justifié par la facilité avec laquelle on met le Gouvernement en cause chaque fois que s'élève une difficulté entre ouvriers et patrons. Le ministre a ajouté que les actionnaires de la Compagnie étaient convoqués, et qu'aucune mesure ministérielle ne pouvait être prise avant le vote de l'assemblée générale. Le débat a été clos par l'ordre du jour pur et simple voté à une forte majorité.

--Deux propositions de loi, l'une de M. Jacquemart, l'autre de M. Thellier de Poncheville, et toutes deux relatives à la saisie-arrêt du salaire des ouvriers et des appointements des employés, sont venues en première délibération. Mais aussitôt le ministre du commerce est monté à la tribune pour annoncer que le gouvernement préparait un projet de loi sur cette question, et demander par conséquent l'ajournement, de la discussion. La-dessus les auteurs des deux

propositions protestent vivement, n'admettant pas que tout le travail fait par la commission ait été accompli inutilement, et cela pour attendre le projet du gouvernement qui ne sera pas prêt, avant longtemps. La Chambre s'émeut en présence de cette argumentation et repousse, par 310 voix contre 145, la demande d'ajournement du ministre. Mais celui-ci ne devait pas tarder à avoir sa revanche. En effet, dès le début, M. Grousset est monté à la tribune et, dans un discours très court, mais très décisif, il a démontré que le projet de ses collègues ne tenait pas debout au point de vue juridique. Force a été à la majorité de se de juger et de renvoyer à la commission ce projet mort-né.

C'est là encore un exemple à l'appui de ce que nous disions la semaine dernière sur la légèreté avec laquelle sont rédigées nos lois depuis quelque temps. Cette fois on s'est aperçu à temps de l'imprudence qu'on allait commettre; mais il n'en est pas toujours ainsi et plus d'une fois c'est à l'application seulement qu'on a reconnu la défectuosité des textes législatifs adoptés par le parlement. Sans mettre un frein à l'initiative des membres de la Chambre, car ceux-ci n'y renonceraient pas facilement, il serait possible d'éviter pareil inconvénient, au moins dans une certaine mesure. Il existe en France un corps constitué, le Conseil d'État, qui est censé renfermer les jurisconsultes de profession les plus autorisés. Pourquoi ne ferait-on pas intervenir cette assemblée dans la préparation des lois, ne fût-ce qu'à titre consultatif? Il y aurait là une garantie, que l'on ne semble pas assuré de trouver auprès de nos législateurs.

Un débat assez vif a eu lieu au sujet des manifestations qui ont eu lieu à Montmartre, à l'occasion de l'inauguration du monument du Sacré-Cœur. MM. Baudin, Ferroul et Duinay avaient déposé à ce sujet une demande d'interpellation. On connaît la thèse: le désordre a été causé par la police; s'il n'y avait pas eu d'agents, les manifestations auraient suivi leurs cours, paisiblement, et tout se serait passé le mieux du monde. Mais le malheur veut que lorsque ces citoyens inoffensifs se réunissent sur la voie publique, aussitôt des agents interviennent, frappent à tort et à travers et troublent ce calme parfait avec lequel les anarchistes témoignent ordinairement en public leurs convictions les plus chères. M. Constans a répliqué, et il l'a fait en termes qu'il n'est même pas nécessaire d'analyser, car on sait avec quelle énergie tranquille il démontre, toutes les fois que l'occasion s'en présente, que pour lui l'idée de république et de liberté n'entraîne nullement celle de désordre et de violence. Mais il a eu cette fois à opposer aux interpellateurs un argument de fait des plus piquants. La veille avait eu lieu une réunion à laquelle assistaient des anarchistes et des socialistes, deux groupes qui ne sont pas habitués à marcher d'accord. Il n'y avait là aucun de ces agents dont la présence ne fait qu'exciter les esprits et cependant, après quelques minutes de conversation, on en est arrivé à ce que M. Baudin appelle «les brutalités de la police.» On a échangé des coups et le combat n'a fini que faute de combattants, c'est-à-dire quand les orateurs, qui depuis longtemps avaient perdu l'illusion de pouvoir se faire entendre, ont manqué de chaises pour se les lancer réciproquement à la tête.

L'ordre du jour pur et simple demandé par le ministre de l'intérieur a été voté à l'énorme majorité de 435 voix contre 70.

**L'agitation ouvrière:** *Les grèves*-Le succès qu'a eu la grève des omnibus ne pouvait manquer d'avoir des conséquences. Ce sont d'abord les ouvriers et employés de chemins de fer qui ont eu l'idée de profiter du mouvement de sympathie que les cochers et conducteurs des voitures publiques avaient provoqué dans la population parisienne. Il s'agissait ici également d'un service dont tous les voyageurs sont à même de reconnaître le caractère pénible et ceux qui en ont la charge pouvaient, comme leurs camarades des omnibus, espérer l'intervention de l'État. Mais ce n'est pas chose aisée que de mettre en mouvement un personnel considérable comme celui des chemins de fer, et dans lequel figurent des corps de métier dont les intérêts ne sont pas toujours d'accord. La tentative n'a pas réussi cette fois, et la crise grave qu'aurait amenée un arrêt dans les transports par voie ferrée a été épargnée au pays.

Les boulangers seront-ils plus heureux? A leur tour ils ont formulé cette menace terrible de la grève; mais, chose singulière, ce n'est pas en raison d'un défaut d'entente avec leurs patrons qu'ils ont songé à ce moyen redoutable de faire accepter leurs revendications. C'est aux bureaux de placement qu'ils en ont, et il est probable qu'ils ont raison, car les abus de ces intermédiaires ont été souvent signalés et reconnus. Mais est-il juste d'employer la grève pour réaliser une réforme qui peut être accomplie autrement? Dans une pétition comminatoire adressée à la fois à la Chambre et au conseil municipal, les ouvriers boulangers ont signifié qu'ils refuseraient le travail, si, dans un délai de huit jours, les pouvoirs publics n'avaient pas pris les mesures nécessaires pour faire disparaître les bureaux de placement. Qu'arriverait-il si de pareilles sommations étaient écoutées? c'est à la Chambre et au conseil municipal lui-même de répondre. Mais, en admettant qu'on voulût y faire droit, le temps

matériel manquerait, sans compter que, ce principe une fois admis, l'État serait tenu d'intervenir et deviendrait responsable des événements toutes les fois que son action serait réclamée, à tort ou à raison. Il y a là un abus, et ceux-là mêmes qui, dans la presse, sont le plus portés à soutenir les revendications ouvrières, ont estimé que les ouvriers boulangers faisaient fausse route.

Ce n'est pas tout: Lyon, qui se donne volontiers le titre de seconde capitale de la France, devait avoir, comme Paris, sa grève de voitures publiques. Le personnel des tramways a refusé le travail et, toujours à l'instar de Paris, on a vu les scènes déjà connues se renouveler: attroupements aux dépôts, menaces et voies de fait pour empêcher les voitures de sortir, etc... C'est un peu trop, et on commence à se demander si les institutions établies en vue d'assurer aux ouvriers la liberté et le bien-être ne menacent pas de tourner à la dictature. La faculté de la grève est légitime, car c'est le seul moyen pour le travailleur d'obtenir les satisfactions auxquelles il peut légitimement prétendre, mais c'est à la condition qu'il sera permis à ceux qui ne partagent pas les vues de leurs camarades de continuer le travail. Ce n'est pas là contester à l'ouvrier l'exercice d'un droit qui lui est cher avec raison, c'est le lui assurer, et si l'État doit intervenir, c'est uniquement pour garantir aux deux partis en présence, les grévistes et les travailleurs, la liberté à laquelle ils ont droit les uns et les autres.

**Angleterre: le procès Gordon Cumming.**--La presse anglaise, qui est fort prudente toutes les fois que l'honneur national est en jeu--on ne saurait le lui reprocher si elle n'exagérerait les accents de la vertu révoltée quand elle a à signaler quelque défaillance à la charge des autres nations--a parlé d'abord avec la plus grande réserve des tristes incidents de Tranby Croit. Un des officiers les plus en vue de l'armée, accusé de tricher au jeu, et cela à la table où le prince de Galles en personne tient la banque, c'était un simple «Baccaracase.» On en est revenu de cette appréciation un peu sommaire des choses, et, quand on a vu, par les révélations faites au cours du procès, que tout le monde sortait compromis dans cette affaire scandaleuse, un revirement s'est produit dans l'opinion et l'événement, qui était d'abord du domaine de la chronique, a pris une portée plus grave et a été jugé par tous dans ses conséquences politiques.

Certes, le peuple anglais est profondément attaché à sa monarchie et il serait absurde d'avancer que sa foi a été ébranlée; mais enfin le loyalisme gouvernemental a été mis à une rude épreuve, car, pour la première fois, le public était amené à juger l'héritier du trône et à se prononcer sur sa conduite. Or, si l'on se fonde sur les articles de la presse anglaise, le public a été vivement ému et a traduit ses impressions avec une sévérité que le prince n'a pas rencontrée en France même, où l'on pouvait cependant prendre sa revanche du dédain avec lequel sont dénoncés chaque jour, de l'autre côté du détroit, les vices dits français. Pendant que, dans notre pays, on se borne à sourire en soutenant--avec le souvenir d'Henri IV--que les princes bons vivants peuvent faire les meilleurs rois, les puritains d'Angleterre refusent d'admettre que le fils aîné de la reine cherche à se distraire des occupations toutes décoratives auxquelles le condamne la constitution.

Il faut l'avouer, d'ailleurs, il était pénible d'apprendre tout d'un coup que le prince porte dans ses malles, quand il voyage, tout l'attirail nécessaire pour improviser une partie de baccara et il ne faut pas trop s'étonner si cette révélation seule a suffi à ébranler quelque peu cette foi dans les traditions monarchiques qui jusqu'ici a caractérisé l'Angleterre.

### **Le partage de l'Afrique: le traité anglo-portugais.**

--La lutte engagée entre l'Angleterre et le Portugal au sujet de leurs possessions en Afrique a pris fin. Le traité signé à Londres a été ratifié par les Cortès et bientôt, les dernières formalités accomplies, la convention deviendra exécutoire.

La ligne frontière des territoires respectifs des deux royaumes, au nord et au sud du Zambèze, demeure à peu près identique à celle qu'avaient tracée les négociateurs de l'an passé, à l'exception, naturellement, du crochet quelle doit décrire pour englober la vaste superficie concédée par delà le fleuve entre Tète et Jumbo. D'autre part, le Manicaland avec Mutassa, mais à l'exclusion du Massikessé, est définitivement attribué à l'Angleterre, en d'autres termes à la compagnie sud-africaine.

Une commission mixte, dont la composition n'a pas été encore arrêtée, se rendra sur les lieux pour procéder au tracé détaillé et définitif.

Chacune des deux puissances contractantes s'est engagée à reconnaître les concessions minières qui ont été légalement accordées sur son territoire ainsi

qu'à respecter toutes les formes de la propriété privée. Tout litige relatif à des concessions ou domaines situés à trente milles de l'un ou l'autre côté de la frontière sera soumis, non pas à la juridiction ordinaire, mais à l'arbitrage. C'est là une sage précaution qui, vraisemblablement, ne sera pas inutile, car dans les possessions lointaines, là où les droits des individus sont forcément mal définis, les conflits d'intérêts privés dégénèrent facilement en conflits internationaux. Il est donc prudent de convenir à l'avance qu'ils seront soumis à l'arbitrage, c'est-à-dire à une juridiction dont les sentiments de neutralité seront garantis.

La solution n'est évidemment pas avantageuse pour le Portugal, mais c'est une solution et le gouvernement de Lisbonne a trop besoin de repos pour mettre l'ordre dans ses affaires financières ou commerciales pour qu'on ne le félicite pas d'avoir écarté cette grosse question, même au prix de quelques sacrifices.

**Nécrologie.**--Le contre-amiral marquis de Montaignac, ancien ministre de la marine.

Le vice-amiral Bosse, du cadre de réserve.

Le contre-amiral Guérin-Duvivier.

M. Bouthier de Rochefort, député de l'arrondissement de Charolles.

Le comte de Recullot, ministre plénipotentiaire sous l'empire, grand croix de la Légion d'honneur.

Mme Étienne, femme du sous-secrétaire d'État aux colonies.



**Le poste d'avertissement.**

## **LE TRANSPORT DES CONTAGIEUX DANS PARIS**

Le conseil municipal de Paris s'est occupé cette semaine de la question de désinfection--désinfection des appartements, vêtements, linge, etc.--qui est si importante au point de vue de la santé publique. Déjà un grand pas avait été fait par l'établissement des stations de voitures pour le transport des contagieux.

Autrefois une mère, par exemple, qui avait à conduire à l'hôpital son enfant malade, sautait sans scrupule dans le premier fiacre qu'elle voyait passer. Il n'en est plus ainsi; la mère se rend à la station, et le directeur de cette dernière n'a plus qu'à se mettre au téléphone et à prévenir l'hôpital désigné:

--La voiture des diphtériques sort; elle se rend rue Saint-Antoine, 28, où elle prend un enfant de cinq ans; elle sera à l'hôpital dans une heure et demie; prévenez l'interne de service qu'une opération est urgente.

--Vous avez l'ordonnance du médecin?

--Oui. La mère de l'enfant est venue me l'apporter elle-même.

Je ne vous apprendrai rien en vous disant que ce service est appelé à diminuer dans des



**Le brancard formant lit.**

proportions énormes la mortalité par la contagion des maladies infectieuses, maladies dont vous et les vôtres pouvez prendre les germes dans les voitures de place, les omnibus, les tramways.

Voici une mère accompagnée de son bébé. Elle hèle un cocher, saute en voiture. Cette voiture, une heure avant, conduisait à l'hôpital un enfant que le croup étouffait... Hélas! que de bébés respireront la mort dans cette voiture!



**Le brancard formant fauteuil.** commodément installés dans un fauteuil, sont toujours accompagnés par une infirmière pendant le trajet de leur domicile à l'hôpital.

Après chaque voyage, la voiture est désinfectée; elle est lavée avec une solution étendue de bichlorure de mercure. Inutile de vous dire que les voitures sont appropriées pour cela: ni étoffes, ni cuirs, ni sangles; les parois sont en tôle. Les matelas passent ou doivent passer, après chaque voyage, à l'étuve de désinfection.

Pour qui visite les deux stations qui relèvent de la «Ville de Paris», jette les yeux sur les voitures, les écuries, les salles de désinfection, etc., tout paraît installé dans les meilleures conditions.



**La voiture.**

La préfecture de la Seine a aussi des voitures spéciales pour le transport des contagieux. Ce service est assez bien organisé; il a donné déjà d'excellents résultats, bien que le budget qui lui est affecté soit très minime.

C'est à ces dangers que les stations de voitures pour le transport des contagieux doivent nous arracher.

Deux stations municipales à Paris: une, rue de Staël; l'autre, rue de Chatigny.

Dans chaque station, cinq ou six voitures affectées spécialement au transport des fiévreux, des varioleux, des diphtériques, etc. Présentez-vous au directeur de l'une de ces stations, avec l'ordonnance d'un médecin, et aussitôt une voiture est mise à votre disposition. Ou bien encore adressez-vous au commissaire de police de votre quartier; ce magistrat se chargera de prévenir le directeur de la station.

Les malades, couchés sur un lit, ou



**THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.--«Le Rêve», drame lyrique en quatre actes, tiré par M. L. Gallet du roman d'Emile Zola, musique de M. Bruneau.**

**La scène du miracle, au 3e acte: l'évêque Jean (M. Bouvet) donnant le baiser d'adieu à Angélique (Mlle Simonnet).**



*pp très simplement*  
Vous n'avez rien qu'un mot à di - re, — Vous n'a-  
*Andantino*  
*p* — vez qu'à lever le doigt pour me dé - truire. — J'ai tendis vos or - dres souve - rains. — J'ai voulu défen - dre ma cau - se, Malgré ce qu'on m'a  
*pp*  
dit, Monseigneur, — et je l'o - se Malgré ce que je crains! — Son - gez mon Dieu, que si je l'ai - me, Tout l'a vou -  
*mf*  
lu, les fleurs, les ar - bres, le ciel mê - me! Et quand j'ai vu que je l'ai - mais, — Je n'avais pas la force, hé - las, — de me re -  
*f*  
prendre! — N'est - ce pas, Monsei - gneur, vous al - lez me le ren - dre!  
*pp*  
En an - tant en pou.  
*f*  
Vous vou - lez bien — que nous so - yons heu - reux!  
*f*  
All! rai non troppo.

(Agrandissement)

[Paroles]

Vous n'avez rien qu'un mot à dire,  
Vous n'avez qu'à lever le doigt pour me détruire  
J'attends vos ordres souverains.  
J'ai voulu défendre ma cause,  
Malgré ce qu'on m'a dit, Monseigneur, et je l'ose  
Malgré ce que je crains!  
Songez mon Dieu que si je l'aime,  
Tout l'a voulu, les fleurs, les arbres, le ciel même!  
Et quand j'ai vu que je l'aimais,  
Je n'avais pas la force, hélas, de me reprendre!  
N'est-ce pas, Monseigneur, vous allez me le  
rendre!  
Vous voulez bien que nous soyons heureux!



Valabrègue.

M. Thoirac, qui fut homme d'esprit et qui en son temps taquina la muse, je parle de la muse légère, celle que la Fable n'a pas admise sur le Parnasse, M. Thoirac a fondé un prix de 4,500 francs pour le Théâtre-Français: il est destiné à la meilleure comédie jouée dans l'année à la rue Richelieu. C'est l'Académie qui est chargée de le donner. Voici la première fois que l'illustre compagnie se prononce à ce sujet. Elle l'a adjugé à *Une Famille*, dont l'auteur est M. Lavedan. J'applaudis pour ma part à cette décision, et je félicite le jeune écrivain. Seulement je me demande comment et sur quoi messieurs les quarante peuvent appuyer leur verdict.

A quoi reconnaît-on la supériorité d'une comédie? en la comparant à sa voisine? Dans ce cas, les quatre mille cinq cents francs de M. Thoirac courent grand risque de se fourvoyer à l'exaltation d'une œuvre des plus médiocres. Cela dépend de la concurrence. Toutes les années ne sont pas également heureuses et le public pourrait s'étonner à bon droit de voir cette prime littéraire accordée à la médiocrité. On pourrait faire un report et attendre des moments meilleurs dans l'année suivante. Non, la volonté du donateur est formelle. Alors, quelles seront pour les juges les conditions qui décideront en faveur de l'ouvrage? Son succès? je le veux bien; mais le succès n'est pas toujours la consécration d'un talent littéraire. Messieurs les académiciens ont évidemment à décider d'une œuvre d'art, sans cela l'agent des auteurs dramatiques suffirait à résoudre le litige en consultant la recette. Sur quelles valeurs l'Institut, pris pour arbitre souverain, se décidera-t-il ses appréciations? Sur le style?

Certes, je fais grand cas pour ma part d'une jolie langue, purement, élégamment parlée, mais, j'en demande pardon aux écrivains, dont je vais probablement blesser les prétentions, le style est une qualité secondaire au théâtre. La forme ne prend de valeur que lorsqu'elle se met au service d'une pensée. Si elle n'est qu'un bavardage jouant habilement avec les phrases, plus préoccupée des mots que de l'idée, elle ne donne rien: stalactites autour d'une branche de bois mort. La pièce est avant tout dans les caractères, dans les situations. Le théâtre vit d'action et non de littérature. Le pauvre Sedaine, dont on jouait dernièrement la *Gageure imprévue* à la Comédie-Française, se souciait fort peu de la langue. «Pour être brave, il ne faut qu'être homme et des armes», a-t-il dit quelque part. Et pourtant le *Philosophe* sans le savoir, écrit à la diable, est resté au répertoire; il compte même parmi les dix ou quinze pièces qui sont vivantes depuis Molière dans l'ancien Théâtre-Français.

M. Scribe était de cette école. Vous me direz que l'immortalité ne s'ouvrira pas pour M. Scribe. C'est probable. Si le passé lui a été complaisant, le présent ne lui est guère favorable. M. Scribe savait ses faiblesses, il en souriait même, non sans esprit. Un jour qu'il répétait une pièce rue de Richelieu, les conseillers écoutés de la maison, qu'il avait auprès de lui à l'orchestre, lui firent respectueusement une observation sur l'impropriété d'une expression. M. Scribe, tout entier au mouvement de la scène, laissa un instant ses voisins, monta sur le théâtre, coupa, allongea dans son dialogue, mit ses acteurs en place, et quand sa besogne d'auteur dramatique fut faite, quand il fut sûr de son effet scénique, il descendit dans la salle, reprit sa place à son fauteuil en disant à ses deux conseillers: «Et maintenant, à vous, Messieurs les académiciens.»

Le style lui paraissait chose secondaire; il avait si souvent réussi sans lui. Il lui fallait avant tout l'intérêt, la vie de la pièce. Il existe peut-être à l'Institut des auteurs dramatiques qui sont de cet avis et qui se souviennent du jugement singulier porté autrefois par l'Académie.

Elle eut à se décider, au dix-huitième siècle, sur cette question: quelle était la plus parfaite des pièces de Molière? Elle opina pour les *Femmes savantes*. Pour quoi? parce qu'elle jugea les *Femmes savantes* l'œuvre de style la plus remarquable de Molière.

C'était le goût du temps. L'Académie aurait pu admettre aussi bien le *Misanthrope*; mais l'esprit et la langue eurent gain de cause. Et l'*École des femmes* pourtant, cette œuvre d'une puissance de passion incomparable, et le *Tartuffe*, ce drame dont la profondeur dépasse tous les drames, que deviennent-ils dans tout ceci? Si la même question se posait aux immortels de nos jours, je doute qu'elle reçut la même réponse qu'au dix-huitième siècle. Ce n'est pas tout qu'une jolie prose, ou que des jolis vers, il faut en premier lieu, et je le répète, la pièce, attachante par la vérité des caractères, de plus entraînant par l'intérêt de son action. J'ai bien idée que le prix Thoirac soulèvera dans l'avenir le nombreuses discussions au sein de l'Académie. Pour la première fois les choses ont marché d'elles-mêmes et la *Famille* de M. Lavedan a triomphé sans rivalités. J'ai idée que dans l'année qui vient la

question sera plus agitée.

Elle se posera entre le *Mariage Blanc*, de M. Jules Lemaitre, *Grisélidis*, de M. Silvestre, entre la comédie de M. P. Ferrier et celle de M. Boucheron. A qui le prix? Je vous répondrai quand le drame de M. Richepin, *Par le glaive*, aura paru. Le Théâtre-Français nous promet aussi le *Chemin de Damas* de M. Alexandre Dumas. Mais, quel que soit son succès, l'œuvre nouvelle du maître restera hors concours. Le prix Thoirac ne peut être donné aux membres de l'Académie, qui ont eu le bon goût de ne pas se faire juge et partie dans une telle question.

Le théâtre du Vaudeville, cédé à une direction qui a fait un bail de trois mois, nous a donné une comédie de M. Albin Valabrègue, dont le Palais-Royal a repris les trois actes si amusants de *Durand et Durand*. Ici nous ne sommes plus dans la fantaisie désopilante du quiproquo qui a fait la fortune de la pièce du Palais-Royal. M. Valabrègue touche sérieusement à la comédie sérieuse. Je doute qu'il y rencontre le même succès. Il y a de l'esprit et beaucoup dans cette nouvelle comédie à laquelle M. Valabrègue a donné pour titre: *La Femme*, mais ce sujet n'en est pas à sa première édition. *La Femme* est cet être honnête par excellence, inépuisable dans ses sacrifices, supérieur dans son abnégation et dans sa douleur, que rien ne détourne de son devoir, ni les fautes, ni l'indignité de l'époux, ni la trahison de l'amie qui lui vole les plus douces joies du bonheur domestique. C'est celle qui, après tant de luttes et de souffrances, reste toujours fidèle au devoir, et qui compte ramener à elle, par la force de la vertu, de l'abnégation, et par la puissance du pardon, le malheureux mari qui s'égare. C'est l'épouse, la mère de famille. La tendance morale de la comédie est des plus louables, malheureusement le public des théâtres, un peu fatigué de sa saison d'hiver, a écouté un peu distrait cette démonstration; mais à pièce d'été, critique d'été; n'appuyons donc pas plus qu'il ne faut sur les longueurs de cette comédie, aussi bien serions-nous ingrat envers elle. Car nous l'avons applaudie en maints endroits, et pour l'auteur, et pour ses interprètes: Mlle Cerny est charmante dans le rôle de Marie de Blauval; Mlle Brindeau, M. Dieudonné et M. Lérand ont été chaleureusement accueillis dans leurs personnages de Mme Tivolier, de M. de Blauval et de M. Tivolier.

M. SAVIGNY.

## LES LIVRES NOUVEAUX

*Dieu*, par Victor Hugo, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 (Hetzel et Quantin, éditeurs).--Il est écrit que Victor Hugo ne cessera pas de nous étonner. Il n'y a pas à dire: ce ne sont pas ici des bribes, des fragments recueillis par des héritiers plus ou moins adroits, ou des admirateurs intempestifs. C'est bel et bien un poème de cinq mille vers, suivi, aussi fortement composé qu'aucun autre de Victor Hugo, une sorte de testament philosophique, où la pensée de Lucrèce a du plus d'une fois hanter l'écrivain. Il fut écrit à Jersey, dans l'exil, en 1855, deux ans après les *Châtiments*. C'est peut être l'un de ceux où le poète donne le plus de lui-même l'idée d'une personnalité gigantesque, en raison même de celle avec laquelle il se mesure. Car enfin, dans ces simples mots, dans ce titre: *Dieu*, par Victor Hugo, il y a quelque chose comme une accolade, sinon comme une revanche. Voltaire avait écrit sur le fronton d'une petite chapelle, à Ferney: *Deo erexit Voltaire*. Cela était une déclaration de principes, mais c'était surtout de l'orgueil. Victor Hugo a fait mieux, et quelque chose surtout de plus difficile. Il a construit le monument qui est beaucoup plus qu'une chapelle, une sorte de cathédrale, et il a créé à sa manière le dieu qu'il voulait qu'on y adorât.

Nous le connaissons déjà. Il nous l'avait déjà plusieurs fois défini, notamment dans William Shakespeare, où la prose lui a peut-être permis de donner à son affirmation une forme plus précise. Car il faut bien convenir qu'ici la poésie semble avoir singulièrement fait tort à la philosophie. En nous présentant dans un ordre ascendant les diverses idées que l'humanité s'est faites de Dieu, en commençant par l'athéisme, qui est la négation, il nous semble faire un étrange anachronisme. L'homme à son berceau, quelque grossière idée qu'il dût se faire de Dieu, ou, si l'on veut, de la force cachée qu'il sentait sans la comprendre, ne fut certes pas athée; et si l'on peut discuter de ce qu'il fut alors, en tous cas le scepticisme ne vint pas ensuite. Ce serait plutôt à la fin, avec le déisme, que la négation et le doute apparaissent, et ce serait alors, à ce moment de connaissance plus répandue, sinon plus profonde, que l'homme serait tenté de s'éloigner de ce que le poète croit la vérité. Mais qu'importe! Hugo, malgré tout, a fait œuvre de grand poète, et l'on n'a pas autre chose à lui demander. Bien difficiles seraient ceux qui ne s'en tiendraient pas pour satisfaits.

*Crispi, Bismarck et la triple alliance en caricature*, par John Grand-Carteret, 1 vol. in-12, 7 fr. 50 (Delagrave, 15, rue Soufflot).--Dédié aux amis de la caricature. Le succès de son Bismarck devait encourager M. John Grand-Carteret. Crispi, l'illustre Crispi, aujourd'hui d'ailleurs relégué dans «l'Armoire aux retraités», lui tendait véritablement les bras. Il n'y avait pas à résister, et le voici habillé de la belle manière. Mais par qui? le croira-t-on? surtout par les Italiens. Car il faut rendre cette justice à M. Crispi, qu'il s'est laissé caricaturer sous toutes les formes par les journaux de son pays... Les Italiens se sont souvenus de l'ancien révolutionnaire, et la campagne satirique menée contre lui a été chaude. On s'en rendra compte en parcourant le livre de M. Carteret, fort documenté à sa manière, car le document dessiné a bien son éloquence, il est même de tous le plus expressif, et, comme attribut de la satire, le crayon pourrait prendre la place du fouet sans inconvénient.

*Quand on aime*, par Pierre Maël (1 vol. chez Firmin-Didot).--Sous ce titre plein de promesse: *Quand on aime*, Pierre Maël vient de publier une des œuvres les plus puissamment pensées et écrites qui soient encore nées de sa plume. On peut dire que l'auteur, sans dépouiller aucune des qualités de délicatesse et de grâce qui lui ont valu sa grande réputation, s'est attaché au contraire, à les corroborer d'une note de vigueur qui en rend le charme plus pénétrant. Dans ce récit, pris tout entier dans la vie ordinaire, l'étude des caractères est égale au relief saisissant des événements qui servent de trame à la fiction. La catastrophe finale, préparée avec un art infini, n'est cependant pas un «moyen». Elle vient au terme des faits avec la rigoureuse logique d'un syllogisme, et le lecteur l'y rencontre nécessaire au dénouement.

Tout est vrai dans ce livre, qui ne doit son charme et son intérêt qu'à la simplicité même et au naturel des faits.

*Tout autour de Paris*, promenades et excursions dans le département de la Seine, par Alexis Martin (1 vol. in-16. Prix: 7 fr. 50, chez Hennuyer, éditeur, 47, rue Laffite).--Cet ouvrage est, en quelque sorte, la suite du livre que le même auteur a publié l'an dernier: *Paris, promenades dans les vingt arrondissements*, et que le ministère de l'instruction publique et le conseil municipal de Paris ont honoré d'une souscription.

On sait avec quel soin minutieux M. Alexis Martin a visité la capitale, avec quelle exactitude il a reproduit les physionomies de tous ses quartiers, avec quelle érudition il a raconté l'histoire de tous ses monuments et de toutes ses institutions.

Ce qu'il a fait pour Paris, il l'a fait également pour tout le département de la Seine, parcourant ses huit cantons, commune par commune, bourg par bourg, hameau par hameau, suivant la marche rationnelle d'un touriste curieux d'art, d'histoire, d'archéologie, de pittoresque; mais, sachant le prix du temps, il n'a pas laissé un coin inexploré.

De nombreuses illustrations, véritables petits tableaux de la vie moderne, sont dues aux crayons de nos premiers artistes, MM. Boutigny, Charpin, Deroy, Geoffroy, Gœneutte, Hoffbauer, F. Lix, P. Merwart, Touchemolin, etc., et gravées par les maîtres du burin, MM. Hotelin, Rousseau, Moller, Quesnel, Berveiller, etc. L'attrait qu'elles ajoutent au livre est augmenté par une suite de plans, de vues panoramiques et de cartes d'une exactitude rigoureuse et d'une clarté parfaite. Une table des noms cités et un index alphabétique rendent toutes recherches promptes et faciles.

*L'Escrime et le Duel*, par C. Prévost et G. Jollivet, un beau vol. orné de figures (librairie Hachette). *L'Escrime et le Duel*, le dernier livre paru dans la bibliothèque des sports de la maison Hachette, est signé de deux noms compétents. M. Prévost, l'excellent professeur que l'on sait, enseigne aux jeunes gens l'art de se comporter le mieux possible sur la planche comme sur le terrain. Ses leçons théoriques complètent à merveille l'enseignement de la salle. M. Jollivet donne à tous ceux qui peuvent être mêlés à une affaire d'honneur des conseils utiles, et il indique les derniers usages requis en matière de duel.

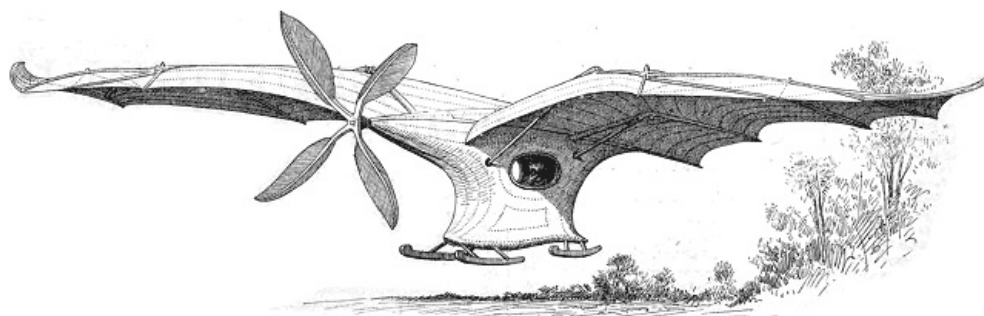
Ce livre essentiellement pratique sera le *vade mecum* de la jeune génération.

*Le Fada* c'est-à-dire, en provençal, l'homme hanté par les fées, le rêveur, tel est le titre du nouveau roman de Zari publié illustré dans le journal de la librairie Firmin Didot le mois dernier et qui paraît aujourd'hui en volume.

C'est une œuvre pleine de passion et de poésie. La description des sites et des monts de la Provence s'y trouve tracée par un esprit qui aime la vérité; l'analyse psychologique de chacun des personnages qui y vivent est présentée avec charme et autorité. C'est à ces deux qualités que M. Zari doit en partie d'avoir pris place, dès ses débuts, parmi nos romanciers contemporains les plus distingués.

De ce récit qui a pour décor le ciel bleu, les montagnes, les bois de pins, s'exhalent les senteurs enivrantes du pays du soleil: il est dédié au poète Mistral.

*Albums de Crafty: les chevaux.* 3 fr. 50 (Plon, Nourrit, éditeurs.)--*Du choix d'un cheval, la Tonte de Coco, Remonte pour la chasse, les Débuts d'un gentleman aux courses, le Concours hippique, Ma dernière culbute, etc., etc.,* tels sont les sujets de ces amusants dessins enlevés avec une verve endiablée et soulignés de légendes narquoises où l'esprit n'exclut pas la science hippique, du moins autant qu'un profane en peut juger.



**La machine volante de M. Ader.--D'après le croquis d'un témoin oculaire de l'expérience.**

## NOS GRAVURES

### LA CATASTROPHE DE MÖNCHENSTEIN

Möntenstein est à peu de distance de Bâle, c'est un but de promenade situé à l'entrée de la vallée de la Birse, au pied des dernières collines du Jura. On s'y rend en quelques minutes en chemin de fer. Dimanche dernier, 11 juin, à propos d'une fête champêtre, plusieurs Sociétés chorales des environs et de nombreux promeneurs prenaient le train de 2 heures 15 minutes. Ce train, composé de un fourgon, un wagon-poste et neuf grands wagons genre américain pour les voyageurs, était traîné par deux locomotives. A peu de distance de la gare de Möntenstein la voie traverse la Birse, petite rivière canalisée en cet endroit, sur un pont en fer de 21 mètres de long.

A peine la première machine arrivait-elle à l'extrémité du pont, que celui-ci se rompit brusquement. Les deux locomotives et les quatre premiers wagons tombèrent dans la rivière; le cinquième, un wagon mixte de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes, éventré par un bout, restait suspendu à moitié sur la culée du pont. On a retiré, au moment où paraissent ces lignes, près de soixante-dix cadavres; il en reste encore beaucoup enfoncés sous les débris au fond de la rivière; il y a en outre une centaine de blessés dont plusieurs très grièvement. En examinant nos gravures, faites d'après les photographies prises peu après l'accident, on voit que le tablier du pont s'est rompu vers la culée arrière, et que c'est la poutre de droite (ces mots étant pris en considérant la voie dans le sens de la marche du train) qui a du céder la première. La rupture a eu lieu au moment où toute la longueur du pont était occupée par les deux machines et quatre wagons; il supportait sa charge maximum.

On voit que la première machine est tombée sur la rive opposée, les roues en l'air, ce qui indique bien que la poutre de droite a cédé d'abord; la rupture s'est ensuite achevée complètement. On voit la seconde machine tombée sur ses roues; les autres wagons se sont broyés en se précipitant les uns sur les autres et ont été entraînés au fond de la rivière. Le frein automatique dont était muni le train a dû fonctionner aussitôt la rupture de la conduite qui règne sous le train, ce qui explique que les derniers wagons sont restés sur la voie.

A qui attribuer la responsabilité d'une aussi épouvantable catastrophe? Le pont avait, nous dit-on, été construit il y a peu de temps par la maison Eiffel avec des fers allemands; il est inadmissible que les ingénieurs n'aient pas employé la section nécessaire pour la résistance à supporter; mais ce qui est possible et même probable, c'est que les fers aient été de mauvaise qualité.

Une pareille catastrophe ne serait pas possible en France, car les ponts y sont l'objet d'une attention toute particulière. Après leur construction, prévue pour des machines locomotives pesant 15 ou 18 tonnes, ils sont essayés avec une charge quadruple de celle qu'ils doivent supporter d'abord au repos, puis à des vitesses allant jusqu'à 60 kilomètres à l'heure. En outre, une visite minutieuse a lieu tous les ans et les pièces défectueuses sont immédiatement remplacées.

G. M.

### LE «RÊVE»

Il semble, depuis quelque temps, qu'un renouveau s'étend, au théâtre, sur les œuvres qui touchent à la religion. Sans parler de *Jeanne d'Arc*, nous avons eu cette année le *Noël*, de Maurice Bouchor, et la *Grisélidis*, de MM. Armand Silvestre et Morand. Voici que le *Rêve*, à l'Opéra-Comique, nous emmène encore dans le pays du mysticisme et de l'extase. Sommes-nous plus pieux? ou bien devons-nous cette renaissance des sentiments chastes et chrétiens aux excès même du naturalisme? Il est curieux, en tout cas, de voir que le chef de cette dernière école, M. Zola, devra l'un de ses meilleurs succès au théâtre, à l'œuvre que MM. Gallot, pour les vers, et Bruneau, pour la musique, ont écrite d'après son plus pur roman.

On connaît le sujet du *Rêve*. Angélique, dans la demeure qu'elle habite avec ses parents, Hubert et Hubertine, près de la vieille cathédrale, se perd dans des songes infinis et délicieux: elle croit entendre les voix des saintes. Elle rêve aussi d'épouser un prince Charmant. Le prince, serait-ce Félicien qui, par amour pour elle, et pour se rapprocher d'elle, s'est donné comme peintre verrier, tandis qu'il est le fils de l'évêque Jean de Hauteceœur?... L'évêque, qui eut cet enfant avant d'entrer dans les ordres, le destine au sacerdoce. Il s'oppose au mariage. Angélique en est désolée, au point qu'elle en va mourir. Félicien fait une dernière tentative auprès de son père, et l'adjure de sauver Angélique. L'évêque vient donner l'extrême-onction à la mourante... Il invoque Dieu, en ajoutant sa devise: «Si Dieu veut, je veux». Un miracle se produit. Angélique se ranime. L'évêque, convaincu par Dieu, la conduit à l'église et la marie à Félicien. Le rêve d'Angélique est accompli. Mais les saintes la rappellent auprès d'elle, et elle expire, heureuse, entre les bras de son époux.

La gravure que nous publions reproduit la scène même du miracle. En regard de notre gravure, nous donnons une des plus jolies pages de la partition, grâce à l'amabilité des éditeurs, MM. Choudens et Cie.

Ad. Ad.

### LA MACHINE VOLANTE DE M. ADER

Personne n'a rien vu, personne ne sait rien; mais l'*Illustration* a des amis partout. L'un d'eux se trouvait à la chasse aux environs de Paris lorsqu'à travers la feuillée il aperçut une chose de forme étrange ayant l'aspect d'un énorme oiseau de couleur bleuâtre. Impossible d'approcher, une clôture le séparait du parc particulier enclavé dans la forêt où se trouvait, la machine en question. Ce ne pouvait être qu'une machine à voler assurément. Notre ami est quelque peu dessinateur et ingénieur, il nous communiqua le croquis qu'il n'a pu faire qu'à distance, mais qui est aussi exact que possible. Informations prises, il paraît que l'inventeur est M. Ader, l'ingénieur électricien bien connu par ses nombreux appareils téléphoniques, et que la machine a volé réellement pendant quelques centaines de mètres, s'élevant à 15 ou 20 mètres de haut et se dirigeant dans l'espace. Nous ne reprendrons pas la liste des tentatives faites dans cet ordre d'idées; plusieurs livres ont été publiés là-dessus et notamment ceux de notre ami Gaston Tissandier sont trop répandus pour qu'il soit nécessaire d'insister.

La machine que nous voyons se compose de deux grandes ailes articulées, de 15 mètres d'envergure environ, et d'une hélice s'appuyant sur l'extrémité d'une sorte de cône formant le corps de l'oiseau et renfermant le mécanisme et le voyageur. Le tout serait, en étoile de soie recouvrant une carcasse légère en

osier ou aluminium.

Le nom de l'inventeur de cet oiseau volant serait une garantie en faveur de la réussite possible. Qu'on nous permette cependant quelque doute. La machine, nous assure-t-on, a parcouru une certaine distance: 100, 200, mettons 400 mètres. Mais est-elle capable de continuer ainsi pendant, plusieurs heures sans avoir recours à une installation fixe pour changer ou recharger le moteur qui la fait manœuvrer? Car tout est là: quel est le moteur? L'inventeur, électricien émérite, qui a étudié cette science nouvelle à fond, a dû s'adresser à son élément favori: l'électricité.

Mais les accumulateurs sont impossibles à cause de leur poids; les piles ne donnent des courants puissants que pendant peu de temps, et encore ont-elles un poids fort peu négligeable.

Aussi, jusqu'à nouvel ordre, jusqu'au jour où nous aurons assisté à une expérience concluante, où on nous aura montré le générateur de la force employée, nous resterons sceptique et croirons, seulement à cause de la haute personnalité de l'inventeur, que si la machine dont notre ami a pu faire un croquis peut en effet marcher, c'est pendant très peu de temps.

G. M.

### VENTE ADRIEN MARIE

Parmi les grandes ventes qui auront intéressé les amateurs, cet hiver, celle d'Adrien Marie comptera pour une des plus importantes. C'est tout l'atelier du maître illustrateur qui va être dispersé par suite de sa fin prématurée; c'est la collection complète des originaux qu'il conservait précieusement, des études accumulées en de longues années de labeur, que le public va être appelé à se disputer.

A l'encontre de ce qui se passe souvent chez les peintres dont les ouvrages se sont dispersés au fur et à mesure de la production, l'atelier d'Adrien Marie peut être considéré comme la gaine, le portefeuille, renfermant le plus parfait de son œuvre.

Les publications illustrées l'ont reproduit, répandu, popularisé. Pour le retrouver avec le caractère particulier de l'artiste, il faut l'aller chercher dans ces cartons, dans ces panneaux, dans ces cadres, sur lesquels les collectionneurs vont se précipiter.

Exposition et vente vont être le couronnement d'une carrière bien remplie. Adrien Marie apparaîtra, dans les diverses phases de son grand talent, ce qu'il était avant tout, un crayon ou un pinceau très fin, très précis, très coloré.

Ici, à l'*Illustration*, si nous étions instinctivement tentés de donner le pas à son crayon, à sa plume, nous aurions cent et cent témoins à invoquer dans la merveilleuse galerie de ses dessins. Ce serait le cas ou jamais de mettre à son plan l'art graphique, dont les difficultés sans nombre n'ont jamais été vaincues avec plus de virtuosité, plus de savante ingéniosité.

Mais, parce que la réputation du dessinateur a été considérable, s'ensuit-il que sous d'autres formes l'artiste n'ait pas également triomphé? Voilà justement ce que la réunion de l'atelier d'Adrien Marie va établir. Tableaux, aquarelles, pastels, sont à nos yeux d'une valeur documentaire et d'une valeur d'interprétation indéniables. Entre des études à l'huile où l'on suit pas à pas la progression d'un talent consciencieux et habile, ressortent vivement de jolies notes, impétueuses, pleines de vigueur et d'audace, comme dans ce tableau malheureusement inachevé, représentant une *Jeune mère allaitant son enfant* ou dans le *Jardin*. Ce sont là des morceaux bien curieux, d'une facture large, puissante et douce, devant attirer l'attention des acheteurs, s'ils ne se sont pas trop dégarnis au passage des aquarelles et des pastels.

A propos des aquarelles, dont le succès ne peut manquer d'être énorme, je signalerai quelques cadres d'un travail bien curieux. Adrien Marie s'est servi pour les exécuter--études du concours hippique, sortie du salon, etc.--d'un procédé bien personnel, et où tout autre, moins expert, se serait rompu les os; on remarquera que ce sont plutôt des dessins que des aquarelles; dessins à l'encre, rehaussés de couleurs à l'eau, de gouache, et même de peinture à l'huile. L'ensemble produit un effet étonnant.

Le catalogue est fait pour donner satisfaction à tous les désirs; s'il comprend des numéros à sensation, capables de susciter les enchères les plus vives, il



mentionne également une quantité de morceaux moins importants dont le public pourra s'enrichir sans se ruiner. Cela est bon à dire, car combien existe-t-il de ventes dont les musées et les grosses galeries peuvent seules s'approcher!

Le catalogue comporte environ 350 numéros qui feront défiler, à côté des compositions hors ligne où Adrien Marie excellait, des tableaux, aquarelles ou dessins, représentant soit à peu près tout le théâtre contemporain, soit des vues et des scènes pittoresques de Venise ou de Londres, soleil et brume, de la Bretagne ou de Paris, des études de chevaux extraordinairement justes qui feront les délices des sportmen, des paysages, des marines, des personnages de toutes sortes, depuis des *Souvenirs de l'Exposition de 1889* jusqu'à une *Cérémonie dans la galerie des glaces*, au palais de Versailles.

La galerie Georges Petit sera certainement envahie la semaine prochaine, et si chaque amateur présent se laisse gagner par le talent sympathique de notre pauvre collaborateur, autant que par l'idée que deux petits orphelins attendent le produit de cette vente pour assurer leur existence, eh bien, moi, qui connais mes Parisiens, et du côté du cœur et du côté du goût, je prédis que la recette sera fructueuse.

EDMOND RENOIR.

P.-S.--Exposition et vente à la galerie Georges Petit. Exposition particulière par invitations délivrées par M. Georges Petit, expert, M. Paul Chevallier, commissaire-priseur, ou dans nos bureaux, lundi prochain, 22 juin; exposition publique le lendemain mardi 23 juin. Vente publique, aux enchères, mercredi 24 et jeudi 25 juin.



## CHARGÉ D'ÂME

Roman nouveau, par Mme JEANNE MAIRET

Suite.--Voir notre dernier numéro.

### III

Marthe n'avait jamais eu d'amie intime à qui tout dire; ses compagnes n'avaient guère été pour elle que des compagnes. C'est peut-être ce qui expliquait que, dès sa première jeunesse, elle avait pris l'habitude de tenir un journal. Très réfléchie, aimant à se rendre compte de ses propres sentiments, de ses pensées, elle se laissait aller à écrire avec abandon, avec une sincérité absolue. Elle appelait cela faire son examen du cœur. Souvent, lorsque toute la maisonnée dormait profondément, Marthe prenait dans son secrétaire un livre à serrure qui ne s'ouvrait que pour elle. Au fond d'un meuble bien fermé plusieurs volumes semblables contaient tous les menus faits, les pensées fugitives de ses jeunes années. Parfois, elle en ouvrait un au hasard. Elle y retrouvait des événements qui, au moment, avaient semblé très importants et dont le souvenir s'était effacé, des enthousiasmes restés sans lendemain, de gros chagrins d'enfant qui, de loin, faisaient sourire, des ébauches de petits romans dont le premier chapitre seul avait été écrit, des jugements absolus comme le sont les jugements de la dix-huitième année, et dont elle rougissait. Mais elle gardait quand même tous ces cahiers; elle y apprenait à se connaître un peu, à y puiser de l'indulgence pour ceux qui, à leur tour, mûrissent lentement, font preuve d'intolérance, de violence ou d'inconséquence, comme les fruits sont rêches et acides avant l'heure de la maturité... Elle y apprenait aussi à être patiente avec elle-même, et à ne pas désespérer lorsqu'elle se surprenait en flagrant délit d'orgueil ou d'intolérance.

Un soir, lorsque sa sœur dormait déjà d'un sommeil d'enfant las de courir, Marthe prit son journal.

Mardi, 30 juin.

... «Et la dernière date est du 16, le jour où, après une nuit blanche, après avoir beaucoup lutté, beaucoup prié, j'avais résolu d'accueillir Edmée, de la traiter en sœur.

«Puis, plus rien. Ce n'est pas la paresse, ce n'est même pas la vie un peu évaporée que nous menons depuis plus d'une semaine, qui m'ont empêchée d'écrire, c'est plutôt que je ne voyais pas bien clair en moi, que je ne tenais peut-être pas à y voir clair.

«Au moment où cette enfant est entrée dans ma vie, je songeais à changer cette vie radicalement; je commençais à me dire tout bas, très bas, en tremblant: «J'aime!» La fierté, qui me rendait silencieuse et un peu froide auprès de Robert, qui me raidissait, qui me mettait sur la défensive dès que sa mère voulait me parler de lui, se fondait peu à peu--et que j'en étais donc heureuse! Je craignais de n'être pas aimée comme je voudrais être aimée, d'être épousée surtout par raison, parce que ce mariage, aux yeux de tous les nôtres, aux yeux du monde, semblait tout indiqué. Depuis quelques mois cette crainte s'effaçait tout doucement, délicieusement. A Paris, je ne sais comment cela s'est fait, mais Robert et moi nous nous rencontrions à tout moment. Lorsqu'il entrait dans notre petit salon, ses yeux brillaient, ses lèvres souriaient. Il était heureux de se trouver à côté de moi. Certes, il ne se posait pas en amoureux; tous deux nous savions trop que depuis des années on nous destine l'un à l'autre; mais il causait à cœur ouvert, en camarade, en ami dévoué, presque tendre. Si j'admirais un tableau, une pièce de théâtre, un livre, il se trouvait que lui aussi en était enthousiasmé. Son travail m'intéresse; je lui ai été un peu utile, j'ai lu quelques ouvrages allemands à son intention, j'ai pris des notes. Un jour il s'est écrié: «Quel bonheur de travailler avec vous, Marthe--je vois mieux avec vos yeux qu'avec les miens!» Et subitement j'ai eu comme une vision d'une vie très unie, très heureuse, un peu sérieuse peut-être, mais pleine de tendresse et d'une grande douceur. Ce jour-là, il a gardé ma main dans la sienne un peu longuement, et je n'ai pas songé à la retirer. C'est que nous sommes de si vieux amis, presque frère et sœur. Ah! voilà... l'affection fraternelle est une chose fort douce, mais elle ne suffit pas; du moins, elle ne me suffirait pas.

«Et, depuis ce moment, je sens que je l'aime, que je l'aime avec toute la force de ma nature, avec emportement. Je m'observe pour ne pas le laisser voir, et cette crainte, la crainte surtout d'aimer plus qu'on ne m'aime, me rend froide, contrainte, mal gracieuse. Et pourtant...

«Sa mère a dû lui raconter notre conversation. Hier, pour la première fois, nous nous sommes trouvés seuls un instant. Après le déjeuner--nous étions assez nombreux--il s'agissait d'étudier le jardin au point de vue d'un *lawn-tennis* dont Edmée a envie. Ce jeune officier, Georges Bertrand, camarade de Robert et qui ne me plaît qu'à moitié, avait entraîné ma sœur et les autres invités d'un côté, Robert et moi nous examinions la pelouse même. Subitement, il me dit avec une sorte de résolution presque dure dans les yeux et dans le son de la voix:

«--Marthe, ce n'est digne ni de vous ni de moi de rester dans une situation fautive. Nous nous voyons, nous agissons comme si... comme si rien n'avait été convenu. Et cependant nous devons nous marier un jour, n'est-ce pas vrai?»

«Je me sentais glacée... Pourquoi? Quel démon est-ce qui me rend ainsi froide, au moment même où, chez moi, le cœur déborde? C'est que peut-être attendais-je de lui une certaine vibration dans la voix, quelque chose qui m'eût crié bien plus que les paroles: «Mais vous ne voyez donc pas que je «vous aime!»

«Avant de répondre, je me détournai un peu pour cueillir une rose, et ce fut sans un tremblement dans la voix, que je dis enfin:

«--Écoutez-moi, Robert; je ne veux pas d'engagement. Interrogez-vous comme je m'interroge moi-même. Avant la fin de l'été, ou nous nous séparerons bons amis, ou nous nous marierons. Jusque-là, restons libres, absolument libres. Si l'un de nous dit à l'autre: «Je ne vous aime pas comme je «voudrais vous aimer», prenons l'engagement de ne sentir que de la reconnaissance; la pire déloyauté serait d'accepter le mariage sans amour.»

«Robert me regarda longuement. Il semblait chercher sur mon visage quelque chose qui ne s'y trouvait pas; comme tout à l'heure j'écoutais le son de sa voix pour y démêler un tremblement que je n'entendis guère. Je me sentis de marbre, tant l'effort de me dominer était grand. Il me semblait à ce moment qu'il y aurait presque une déloyauté à lui laisser entrevoir combien je l'aimais. Il eut un soupir ou de découragement ou d'impatience, je ne sais lequel. Alors, comme dépit, il me dit:

«--J'admire votre calme, votre bon sens... Restez libre. Quant à moi, jusqu'au jour où vous m'aurez dit: «Je ne vous aime pas», je me tiendrai pour votre fiancé...

«--Non, non, ce ne serait pas juste!

«Je tremblais d'émotion, et ma voix sonnait étrangement à mes propres oreilles. Peut-être entrevit-il que mon calme n'était que tout extérieur.

«--Comme il vous plaira, Marthe...

«--Et que personne ne se doute...

«--Personne ne se doutera... Du reste, ajouta-t-il avec amertume, il serait difficile, d'après votre attitude, de croire que nous songions à une intimité autre que celle de vieux camarades.»

«Ce sont là d'étranges fiançailles. On dirait plutôt une sorte de lutte entre deux volontés. Et, cependant, malgré tout, je suis heureuse. Il m'a semblé aussi que, depuis notre explication, Robert est plus à son aise. Cet homme, dont la jeunesse absorbée et sérieuse avait toujours manqué d'élan, semble vouloir se rattraper. Il se donne des vacances pleines et entières et il a l'air d'en jouir comme un écolier. Sa mère rayonne. Je suis toute contente de l'atmosphère de joie qui nous environne et je rajeunis aussi. J'ai envie de chanter, de courir, de faire mille extravagances. Je ne me reconnais plus, et tante Rélie elle-même, me voyant si contente, pardonne presque à Edmée, car c'est à l'arrivée de ma petite sœur qu'elle attribue ce changement subit.

«Et, certes, Edmée y est bien pour quelque chose, sa jeunesse en fleur remplit l'air de joie, bouleverse la tranquillité un peu somnolente du vieux château, il lui faut du mouvement, du bruit, de l'imprévu; ce n'est pas une contemplative, certes, et son enthousiasme pour la campagne serait vite épuisé si, pour elle, la campagne ne représentait pas autre chose que les soins d'une basse-cour, les travaux des champs, ou même le jardinage. Elle n'a rien de la paysanne. En revanche, la vie de châtelaine lui agrée parfaitement, du moins pour le moment. Mme d'Anceul l'a prise en affection, de suite--comme tout le monde du reste--et complotte avec elle des parties à Trouville, des chevauchées jusqu'à la forêt de Touques, des sauteries, que sais-je encore? Robert se trouve connaître un certain nombre de jeunes gens des environs et des différentes stations de bains de mer, et ces jeunes gens vont droit à ma petite sœur comme les

papillons à la lumière. Ce quelque chose qui attire, ce don mystérieux qui ne tient même pas à la beauté, ce charme particulier de la femme éternellement adorée, cette chose enfin que je n'ai pas, elle la possède à un degré qui fait presque peur. Les paysans, qui respectueusement me saluent, se retournent pour la regarder; les animaux eux-mêmes subissent ce magnétisme curieux qui est en elle, les oiseaux ne s'envolent pas à son approche, les chiens mendient ses caresses. Partout, et pour tous, elle est la souveraine, l'être aimé, adoré. Je ne sais si elle a pleinement conscience de son pouvoir; elle en est certainement heureuse, elle en joue un peu, en véritable enfant. Si, par hasard, elle semble tentée d'en abuser--cela lui arrive avec le capitaine Bertrand, par exemple--et si je lui fais un brin de morale, elle se jette dans mes bras, me jure qu'elle sera sage à l'avenir. Elle est de ces pénitentes qui, grâce à une confession passée, sûres de l'absolution à venir, continuent à pécher avec une désinvolture parfaite. Elles s'y croient presque autorisées.

«Mais elle est si enfant, ma petite Edmée! si affectueuse, si pleine de reconnaissance pour la tendresse que je lui prodigue, si caressante aussi! comment ne pas tout lui pardonner? Tante Rélie m'a dit, l'autre jour, à ce propos: «Caressante? Oui, certes; ma chatte aussi, seulement elle se caresse à moi, ce qui est tout différent. C'est bien comme cela qu'Edmée te caresse, «va!» Malgré cette sévérité de jugement, tante Rélie se laisse tout de même prendre aux enchantements de la magicienne. Je ne crois pas Edmée extraordinairement intelligente, je doute que les grands problèmes du bien et du mal sur la terre, de l'immortalité de l'âme ou même de la question sociale, aient jamais beaucoup troublé son sommeil d'enfant. Mais pour les choses de la vie elle est très fine. Puis elle veut être aimée de tous et toujours, et elle a mille façons d'arriver à ses fins. Elle a de suite flairé en tante Rélie une nature d'artiste qui, à défaut de crayons et de couleurs, fait avec son aiguille de pures merveilles. Edmée sait peut-être ourler un mouchoir et encore n'en suis-je pas bien sûre, mais elle a demandé avec un sérieux imperturbable à ma tante de l'initier aux secrets de cette broderie délicate et compliquée dont elle fait des draperies, des meubles entiers, des choses exquises, trop belles à mon gré pour qu'on ose carrément s'en servir. Il a fallu montrer à cette novice enthousiaste les vieilles chasubles, les ornements d'église ramassés à grand'peine chez les brocanteurs: «Seulement, s'écria-t-elle, vous n'en direz rien à M. le curé, lui qui admire naïvement ce que je fais, s'il pouvait se douter!» Et la petite de répondre gravement: «Ce serait trahir le secret professionnel, puisque j'aspire à être votre élève!» Tante Rélie, quand elle se met à douter de quelque chose, a une façon toute particulière de renifler; elle renifla un peu bruyamment en marmottant: «Ce petit masque se moque de moi.» Mais le «petit masque» sage comme une image s'appliqua pendant une grande heure à apprendre un point, tout en causant d'une façon très sensée, de tenais un livre à la main pendant la séance, et j'avais peine à tenir mon sérieux. La sévérité de ma tante fondait, fondait à vue d'œil. Cette heure de patience aura plus fait pour la cause de «l'intruse», comme elle l'appelait encore, que les démonstrations les plus vives. Il est vrai que, l'heure écoulée, Edmée serra son ouvrage dans un petit nécessaire deluxe--peu utile naturellement--puis dit gentiment: «Viens, Marthe, veux-tu? Nous irons courir dans le parc; ma «sagesse est encore dans sa plus tendre enfance, il faut savoir la ménager...» Tante Rélie haussa les épaules, mais elle eut pour son élève un sourire plein d'une maternelle indulgence. Un peu plus et elle sera gagnée elle aussi!

#### IV

D'après toutes les prévisions Robert d'Ancel était destiné à une vie de désœuvrement et de folies. Fils unique de veuve, maître, très jeune, d'une jolie fortune, rien ne le poussait vers les études graves ou les grandes ambitions. Heureusement pour lui, à l'âge des passions, il se sentit surtout attiré vers les choses de l'esprit. Elève de l'école des Chartes, il se distingua de bonne heure parmi tous ses condisciples; de plus, il se spécialisa, ce qui est le signe d'une véritable vocation. L'histoire l'attirait particulièrement et, dans l'histoire, il se cantonna. Il conçut, très jeune, l'idée d'un ouvrage qu'il devait intituler: *Histoire des ducs de Savoie au XVIIe et au XVIIIe siècles*, et pour lequel il lui fallait d'innombrables recherches, des années de travail. Il apprécia alors cette aisance qui lui permettait l'étude désintéressée, les voyages, les recherches minutieuses, toutes choses que les pauvres diables, obligés de gagner leur vie, sont bien forcés de s'interdire.

Robert avait maintenant trente ans. Il n'avait pas encore écrit le premier chapitre de son livre. Les notes s'entassaient, les études s'élargissaient à mesure qu'il avançait; il cherchait à dominer son sujet, il en était venu à lutter avec lui, et souvent il se décourageait, se disant que bien d'autres, avant lui, avaient entrevu de nobles travaux et n'avaient fait que les entrevoir.

Cependant, à titre d'essai, il avait écrit quelques articles pour la *Revue historique*, et ces articles avaient été assez goûtés dans le petit monde des savants. Alors, choisissant dans la masse de ses documents un sujet à côté de son sujet principal, rempli de petits détails amusants, touchant de près à cette société du dix-huitième siècle qui excite la curiosité des gens du monde aussi bien que celle des érudits, il l'avait traité en vue d'une grande revue. Il craignait d'avoir perdu, pendant ces années de préparation, un certain charme de plume que, tout jeune, on lui avait reconnu. Robert avait une peur bleue de passer pour un cuistre. Aussi soigna-t-il l'étude pour la grande revue; il l'écrivit en homme du monde, presque gaiement, dissimulant de son mieux l'érudition qui en faisait le fond. L'article fut accepté de suite et publié sans trop de retard. Il eut un succès véritable. Robert se sentit infiniment heureux de ce premier succès. Il avait su dominer un petit sujet; il finirait bien par triompher du grand. Il ne serait pas seulement un rat de bibliothèque, il serait un historien, au vrai sens du mot, un homme qui sait donner au passé le mouvement, la couleur, la vie enfin. Il pouvait désormais marcher sans crainte, son vaste sujet avait beau se dresser devant lui, plus formidable chaque jour, il le dompterait pourtant. La victoire, sans doute, était loin encore, mais elle viendrait; il serait patient, puisqu'il était fort.

De cette lutte intérieure, il avait toujours gardé le secret. Elle l'avait passionné, absorbé, l'avait rendu taciturne, et les années s'étaient ainsi passées, silencieuses et très rapides. Il avait pour sa mère une infinie tendresse, sachant que la pauvre femme, depuis son veuvage, ne vivait que pour lui; mais il ne pouvait, pour l'initier à ses angoisses intimes de travailleur, lui dire: «Je ne suis pas sûr de moi, ton fils ne sera peut-être qu'un raté comme il y en a tant!» Elle aurait souffert et n'aurait pas compris.

Ce qu'elle comprenait difficilement, c'était la vie de reclus que menait ce grand garçon bien portant, qui savait très bien, à l'occasion, être gai, un peu fou même, comme par une détente subite. Il est vrai qu'il passait beaucoup de son temps à Paris tandis qu'elle vivait toute l'année à la campagne. Mais il venait l'y voir souvent, même en hiver, et lui consacrait presque toujours l'été entier. Il s'enfermait alors du matin au soir dans son cabinet de travail. Elle le voyait aux repas et parfois elle l'entraînait faire une promenade; mais c'était tout. Et ce genre de vie semblait lui convenir parfaitement; il était même gai, et causait avec elle à cœur ouvert.

Naturellement, Mme d'Ance! rêvait de le marier. Sa voisine, Marthe Levasseur, était, selon elle, selon la bonne Mme Despois, selon bien d'autres encore, la femme idéale qu'il fallait à ce garçon sérieux. Robert, pendant des années, n'avait pas voulu entendre parler de mariage. Un triste cadeau vraiment à faire à une femme qu'un mari tout poussièreux au contact de vieilles archives, de paperasses jaunies! Puis, chaque fois qu'il revoyait Marthe un peu intimement, il convenait que celle-ci, en effet, ne ressemblait pas aux jeunes filles ordinaires, avides de plaisir, folles de luxe et de mouvement. L'aversion de Marthe pour le mariage de convenance, son refus obstiné de se «laisser marier», sa sauvagerie, tout cela, à mesure qu'il y réfléchissait, finissait par intéresser Robert. Enfin, l'attrait réel qu'il subissait ayant, durant l'hiver où les deux jeunes gens s'étaient vus plus que d'ordinaire, augmenté sensiblement, le jeune savant crut, très sincèrement, qu'il était amoureux de sa voisine, qu'il serait heureux d'être son mari, que la vie, passée à côté d'une femme intelligente et sérieuse, serait une chose fort douce. Aussi, lorsque sa mère, un peu tremblante à l'idée de l'initiative qu'elle avait prise, lui raconta sa conversation avec Marthe, Robert resta quelques minutes sans rien dire. Puis, il se leva, et, câlin, se mit à genoux auprès de sa mère, comme lorsqu'il était petit; l'entourant de ses bras, il lui dit:

--Ça te ferait donc bien plaisir d'avoir une fille aussi bien qu'un fils?

--Tant plaisir, mon Robert, tant plaisir!

--Je comprends cela, pauvre mère chérie que j'abandonne si souvent pour me fourrer dans mes éternelles notes!

--Mais je ne veux pas que ce soit pour moi que tu te maries. Si tu aimes Marthe, épouse-la; si tu ne l'aimes pas, ce serait une erreur cruelle, et pour elle et pour toi, de la prendre pour femme.

--Quelle maman sentimentale j'ai là!... L'amour, c'est un bien gros mot. J'ai cru plusieurs fois, tout comme un autre, aimer, et, entre nous, je pense que je m'étais trompé complètement. Tu sais, rien du grand jeu: ni tempête, ni cris, ni désespoirs, ni folles ivresses; un petit serrement de cœur, certes, quand j'étais... comment dirais-je?... remplacé; puis une boutée de travail à en perdre le boire et le manger. Je me tâtais alors. Fini, plus rien.

--J'espère bien, mon fils, que, lorsque tu songes à Marthe, il ne peut y avoir aucune comparaison avec...

--Aucune, mère, aucune, rassure-toi. J'aime beaucoup Marthe, je crois que je l'ai toujours aimée infiniment. Est-ce de passion? Je ne le crois pas. Au fond, j'en suis peut-être incapable, de cette passion. Si Marthe devient ma femme... Tiens, en disant cela, il m'est venu une douceur infinie au cœur, c'est peut-être après tout de l'amour... si elle devient ma femme, je te jure qu'elle sera heureuse et que j'en serai ravi. Cela te suffit-il?

--A moi, oui. Mais à elle, je n'en sais rien. Elle a vu, toute petite, souffrir sa mère, et les enfants comprennent, sans comprendre, d'une façon merveilleuse. Enfin, vous avez toute la belle saison devant vous pour vous décider.

--J'aimerais bien mieux que ce fût décidé de suite. Une fois ma parole engagée, je me connais, je ne regarderais ni à droite ni à gauche; mais ces engagements qui ne sont pas de vrais engagements...

--Te gênent pour ton travail, n'est-il pas vrai? demanda sa mère en riant.

--C'est cela même.

C'était cela, en effet, mais il y avait autre chose encore. Robert, en évoquant l'image de Marthe, voyait cette image accompagnée d'une autre. Les deux sœurs, toujours ensemble, se faisant contraste: l'une grande, mince, sérieuse, aux beaux yeux profonds; l'autre, toute mignonne, pétrie de soleil, de fossettes, de couleurs exquises, dont chaque regard attirait, chaque sourire rendait fou, lui apparaissaient enlacées, et il n'était pas sur d'écouter la voix au beau timbre grave plutôt que le rire perlé, de suivre plus longuement du regard l'aîné plutôt que la cadette. Il en résultait un malaise qu'il se refusait à définir, presque un remords qu'il ne voulait pas analyser.

Et chaque jour, davantage, il regrettait de n'être pas lié par des serments d'amoureux à celle qu'il désirait toujours épouser.

Non seulement il n'était lié par aucun serment, mais, de plus, personne, dans leur entourage, ne semblait soupçonner entre eux une intimité plus grande que par le passé; pas même la tante Rélie dont les sermons étaient restés si longtemps sans le moindre résultat qu'elle renonçait à en faire de nouveaux et qu'elle se familiarisait presque avec l'idée que Marthe ne se marierait pas. Elle voyait bien que Robert venait au château plus souvent que par le passé, mais la présence d'Edmée, les réunions fréquentes d'amis et de voisins, la nouvelle gaieté qui mettait tout le monde un peu en l'air, suffisaient à expliquer ces fréquentes visites. De plus, le jeune homme avait déclaré que, se sentant réellement un peu surmené par le travail acharné de l'hiver, il comptait se «mettre au vert» complètement pendant la belle saison, vivre en plein air, nager, monter à cheval, danser et faire mille folies. Le château se trouvait, d'une façon ou d'une autre, toujours sur son chemin.

Il venait souvent accompagné de son ancien camarade, le capitaine Bertrand. Ils avaient été assez intimes au collège, tout en se querellant fort, et en ayant sur toutes choses des idées diamétralement opposées; puis, après une dispute violente, tous deux se recherchaient; les différences mêmes de leurs tempéraments produisaient comme un attrait irritant et dont ils ne se passaient que difficilement. De tout temps, Georges Bertrand avait annoncé qu'il entrerait à Saint-Cyr, et dès sa quatrième il affectait un mépris profond pour tous les «pékings», pour les hommes d'étude surtout. Il était naturellement violent et quelque peu brutal; il adorait la force; le coup de poing lui semblait l'argument suprême, et il était fort redouté de ses camarades d'humeur pacifique. Robert lui ayant prouvé en mainte occasion que les raisons morales n'étaient pas les seules où il excellât, Georges conçut un certain respect pour ce piocheur qui pourtant avait des muscles et savait s'en servir.

Puis, pendant des années, les deux jeunes gens se perdirent de vue. Ils se retrouvèrent par hasard à un dîner, se tutoyèrent de nouveau, et le capitaine Bertrand prit l'habitude de fumer son cigare de temps à autre chez son ancien camarade, et de l'entraîner au Bois. Le capitaine ayant fait une assez vilaine maladie, il obtint un long congé de convalescence qu'il alla passer à Trouville.

Mais, sous cette apparente intimité, l'irritation se montrait, comme au temps du collège, moins ouvertement sans doute, plus sérieuse au fond. Les défauts de caractère du jeune officier s'étaient encore accentués, la vie de garnison, le commandement, y avaient aidé. Lui-même racontait volontiers comment il se faisait craindre par ses hommes; il regrettait qu'il ne fut pas permis de les brutaliser comme cela se pratique ailleurs, disant qu'une armée n'est réellement forte que lorsque les soldats sont réduits à l'état de machines.

Un jour, il raconta, devant les deux sœurs, comment il avait dompté un soldat rebelle, ne le perdant pas de vue, le prenant éternellement en faute, l'accablant d'injures, de punitions, d'humiliations, de corvées de toutes sortes, le mâtant enfin en en faisant une brute. Puis, un jour, la brute s'était révoltée de nouveau, le soldat avait disparu, était porté comme déserteur.

--Ç'a été un fier débarras, ajouta-t-il, son mauvais exemple commençait à gagner les autres.

--Et voilà, dit Marthe avec indignation, un homme perdu, grâce à vous. Je ne vous en fais pas mon compliment, capitaine.

--C'est l'ivraie qu'on arrache du champ de blé, mademoiselle. Il faut l'obéissance passive chez le soldat.

--Il faut aussi, chez l'officier, ce me semble, autre chose que de la dureté.

Edmée avait écouté sans rien dire. Le capitaine Bertrand, très beau garçon, à l'œil bleu dur et froid, l'attirait étrangement. Elle trouva Marthe très sévère dans son appréciation et sut gré au capitaine de répondre en plaisantant, comme si, de fait, une appréciation féminine sur pareille matière ne pouvait se traiter sérieusement. Il ne déplaisait pas à Edmée de penser que cet homme faisait peur aux soldats, était capable de violence, d'injustice même, car auprès d'elle il se montrait soumis et doux, dompté à son tour. Il n'y avait pas à en douter, le capitaine Bertrand était à ses pieds, elle en faisait ce qu'elle voulait, le forçait à rougir et à pâlir selon qu'elle était pour lui ou gracieuse ou froide. Cela amusait la petite coquette extraordinairement. Les sermons de la sœur aînée n'y faisaient rien, et Marthe eut pour la première fois conscience que les êtres en apparence faibles et malléables ont parfois une puissance de résistance, une obstination élastique, que rien ne peut entamer. La raison n'a pas beaucoup de prise sur eux: «Puisque ça m'amuse!» Edmée ne sortait pas de là. Le monde entier et tous ses habitants ne devaient, en bonne justice, servir qu'au bon plaisir de Mlle Edmée Levasseur, parce que celle-ci était fort jolie, charmeuse, délicieuse en un mot!

Marthe, enlacée, caressée, renonçait à son homélie. Après tout, le capitaine saurait bien se défendre au besoin, et, pourvu qu'Edmée ne le lui donnât pas comme beau-frère, elle n'en demandait pas plus. L'épouser? Oh! non, par exemple! Etre la femme d'un officier, se laisser trimbaler de garnison en garnison, n'entendre parler dans l'intimité que de l'annuaire et des promotions de camarades indûment favorisés!... Jamais de la vie. Puis s'appeler Mme Bertrand, elle qui n'aimait que les jolis noms à particule... Et la folle enfant s'arrêta, un peu confuse, et devint toute rouge.

--Toi, je t'adore! s'écria Edmée en arrêtant d'un geste le sermon prêt à recommencer. Tu es un curé en jupons qui me va tout à fait. Mais, vois-tu, sœur chérie, il faut y renoncer. Je ne serai jamais une perfection, moi, je ne lirai jamais de gros livres sérieux, je ne serai jamais une «femme remarquable»--voyons, ne fronce pas les sourcils--tout le monde dit que tu es remarquable, moi la première. Mme d'Ance! ne peut prononcer ton nom sans proclamer tes mérites, son docte fils cause avec toi de ses travaux--quel honneur!--et que ce doit donc être assommant! Moi, on ne me parle que de leçons de natation, de sauteries, de choses gaies et jolies et délicieuses. Je ne suis qu'un pauvre petit chiffon de fillette--j'ai pourtant mon brevet, je te prie de le croire--un être faible qu'on traite avec une douceur apitoyée, à qui on donne éternellement des bonbons, qu'on aime à voir paré, pimpant, souriant, dont la mission en ce monde est d'être joli et de se laisser protéger. Si tu crois que je ne vois pas, que je ne comprends pas, tu te trompes. Au fond, je ne suis peut-être pas la poupée que l'on croit. Je sais très bien ce que je veux et où je vais. J'ai de la volonté, moi aussi!

Peu à peu Edmée s'était montée, ses joues étaient rouges, ses yeux brillants.

--A qui en as-tu, ma petite Edmée? Tu es ce que tu es, c'est-à-dire tout simplement adorable!

Chez Edmée les sensations, même violentes, ne duraient guère. Elle se mit à rire et se coula dans les bras de sa sœur d'un geste si câlin que celle-ci en fut toute émue.

--Alors, vrai, Marthe, tu m'aimes?

--Je t'aime avec tendresse, avec abandon. Jusqu'à présent mon cœur était resté un peu fermé. Il s'est ouvert pour toi, toi dont je ne voulais pas d'abord; tu y es bien entré, va! Je t'aime en sœur, presque en mère. Je te veux heureuse et bonne, bonne surtout. Il n'y a rien que je ne fasse pour te donner le bonheur.



--Rien? murmura la petite sœur.

--Rien.

Edmée resta silencieuse un moment, puis elle dit, toute sérieuse maintenant:

--Écoute, Marthe; il me semble que je te vole. Tu me crois meilleure, plus affectueuse, plus digne d'être aimée que je ne le suis vraiment. J'ai déjà essayé de te faire comprendre combien j'ai de défauts, tu ne veux pas me croire. Je ne voudrais pourtant pas te tromper sur mon compte, toi qui vaux dix mille fois mieux que moi.

--Aime-moi, Edmée; cela me suffira toujours.

--Ah! pour cela!...

Et un grand baiser termina la phrase.

## V

Mme d'Ance], depuis la mort de son mari qu'elle avait adoré, vivait extrêmement retirée. Pour la première fois elle songea à ouvrir sa maison, à recevoir. Tout ce joli pays des environs de Honfleur est très peuplé l'été, les châteaux, les villas, les manoirs--mot qu'affectionnent les Normands--y abondent, et Mme d'Ance] n'avait qu'à faire un signe pour se voir très entourée. Elle donna un grand dîner en l'honneur d'Edmée Levasseur, dont l'arrivée au château de la Côte-Boisée avait été fort commentée dans le pays. A la campagne, tout se sait. Chacun connaissait l'histoire de la «pauvre petite Mme Levasseur», comme on disait encore, morte de chagrin, ou, en tout cas, dont le chagrin avait hâté la fin; et l'adoption de cette demi-sœur par Mlle Levasseur, l'admission de la fille de l'ennemie dans la maison de la victime, avaient été très diversement jugées.

M. le curé approuvait hautement sa jeune paroissienne. Elle avait accompli un devoir, un devoir difficile, pénible même, et là au moins la vertu avait apporté sa propre récompense. En arrachant cette charmante enfant à un milieu dangereux où son âme eût été en péril, à des parents touchant de près ou de loin au théâtre, Marthe avait trouvé une compagne gaie et jeune, une sœur très affectueuse, très reconnaissante et qui faisait la joie de tous ceux qui la voyaient. M. le curé, le meilleur homme de la terre, tout en faisant son petit sermon du dimanche, avait plaisir à voir le banc du château si bien rempli, et Edmée assistait avec un sérieux parfait aux offices; une fois même elle avait quêté. Aussi, M. le curé, tout comme ses paroissiens, subissait-il le charme de cette ravissante jeune fille.

L'habitation de Mme d'Ance] n'avait rien du château, c'était une grande maison très moderne, avec un faux air de villa italienne; le toit était plat, avec une balustrade; de là-haut la vue était si belle que souvent, le soir, on s'y installait. Derrière la maison s'étendaient, comme tout le long de la côte, les grands bois. Mais la passion de la veuve pour les fleurs se donnait pleine carrière dans le vaste jardin qui descendait en pente très rapide jusqu'à la grand'route. Personne dans tout le voisinage ne pouvait lutter avec Mme d'Ance] pour ses pelouses d'un vert d'émeraude au gazon fin et serré, pour ses roses surtout, qui égayaient les corbeilles, grimpaient le long des murs, dont les variétés les plus rares s'étaient triomphantes dans chaque coin de la propriété et embaumaient l'air tout autour. Le seul reproche que la veuve adressât jamais à Marthe c'était de préférer ses bois à son jardin, de se perdre pendant des heures à l'ombre des allées, d'y rêver, plutôt que de jardiner avec passion, promener son sécateur sur ses rosiers et faire une guerre sans merci aux pucerons qui les menaçaient. Mais la perfection n'est pas de ce monde!

Les deux sœurs, accompagnées de tante Rélie, arrivèrent le jour du grand dîner de bonne heure, afin de jouir de la fin d'un bel après-midi de juillet au milieu du parfum délicieux des roses, alors dans tout l'éclat de leur splendeur. Elles étaient toutes deux vêtues de blanc, mais la robe de Marthe en étoffe souple de laine était un peu sévère, sans le moindre bout de dentelle, tandis que la toilette d'Edmée en mousseline de soie très légère moussait autour de sa jolie taille, s'égayait de nœuds d'un rose très pâle, faisait valoir sa beauté frêle de blonde aux yeux noirs. La tante Rélie, tout en reniflant d'une façon batailleuse, dut s'avouer qu'il était rarement donné de voir une petite personne plus attrayante, plus délicieusement jolie. Et sage comme une image, avec cela! Elle ne quittait pas son aînée d'une semelle, cherchait à éteindre l'éclat de ses yeux, à mettre une sourdine à son rire, à ne pas être le moins du monde coquette, afin de mériter des éloges au lieu d'un sermon au retour. Elle était,

ainsi, à damner un saint. Quand ses paupières baissées se relevaient subitement, les yeux n'en avaient que plus de brillant, et les fossettes reparaissaient tout d'un coup dans un sourire éblouissant.

Comme Edmée ne connaissait encore que le salon et le jardin, Robert conduisit les sœurs faire l'inévitable tour du propriétaire. La pente était si rapide que la maison avait presque un étage de moins derrière que sur le devant. D'une allée, on plongeait dans une vaste pièce encombrée de bibliothèques, un peu sévèrement meublée, dont le bureau était couvert de papiers et de livres assez mal rangés. Edmée, curieuse, allongea le cou.

--C'est là que vous travaillez, monsieur d'Ance! que vous faites un livre terriblement sérieux, à ce que l'on m'a dit?

--C'est là même, mademoiselle. J'y suis bien tranquille; ce coin du jardin est presque toujours désert et, comme vous voyez, en deux enjambées je peux être dans les bois.

--Avouez, dit Marthe en riant, que, pour vous y rendre, vous ne prenez pas la porte, mais que vous sautez par la fenêtre.

--En effet. C'est une habitude d'enfance à laquelle je n'ai jamais pu renoncer. C'est si commode, et il ne faut même pas être gymnaste émérite pour rentrer de la même façon. Vous voyez que les maisons bâties en dépit du bon sens, sur une pente très raide, ont du bon.

--Et vous n'avez jamais peur? Si vous entrez chez vous sans façon, d'autres pourraient bien en faire autant. Moi, je rêverais aux voleurs toutes les nuits si j'habitais une chambre pareille... s'écria Edmée qui ne posait nullement pour le courage.

--Il n'y a pas de danger, mademoiselle. Puis, regardez; sur ce meuble là-bas, ma mère me force de garder un beau revolver, qui dort ainsi depuis des années dans son étui. De plus, elle m'a arrangé cette belle panoplie, moins comme ornement au-dessus de la cheminée que pour faire croire que je suis une âme belliqueuse. Je me fie plutôt à la tranquillité du pays qu'à une réputation usurpée.... Mais, si vous croyez en être quitte, mademoiselle Edmée, avec un regard jeté à travers une fenêtre ouverte, vous vous trompez bien. Il vous reste à admirer notre basse-cour, une basse-cour modèle s'il vous plaît, et qui fait honte à celle du château, nos écuries, nos champs, nos prairies où l'on fane, nos bois. Venez! Nous en avons pour une bonne heure, et cela nous fera apprécier le dîner de ma mère. Entre nous, elle n'en dort pas depuis une semaine, maman, de peur que son dîner ne soit pas à la hauteur de la solennité. Voilà des années qu'elle n'a reçu à peu près que son curé et nos deux amis du château. Allons à la recherche d'un appétit sérieux!

*(A suivre.)*

JEANNE MAIRET.



Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE  
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at [www.gutenberg.org/license](http://www.gutenberg.org/license).

**Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works**

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed,

viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website ([www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

## **Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™**

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™’s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

## **Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation’s EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at [www.gutenberg.org/contact](http://www.gutenberg.org/contact)

#### **Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate)

#### **Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works**

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.